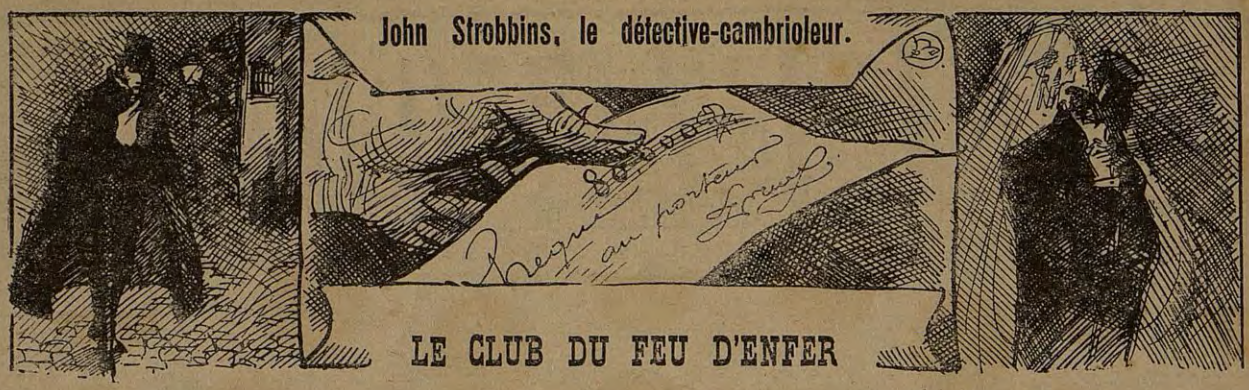


LE CLUB DU FEU D'ENFER

I

La part que John Strobbins prit à la dramatique aventure qu'on va lire n'est pas connue en Amérique. Le détective-cambrioleur, d'ailleurs, n'y joua qu'un rôle incident et seulement dû au hasard. Là encore, il trouva devant lui des Germano-Américains, autrement dit des boches d'Amérique. A cela, rien d'étonnant. Ainsi que chacun le sait, l'activité des boches aux Etats-Unis pendant toute la grande guerre a été extraordinaire, tumultueuse, désordonnée, kolossale, pour ainsi dire. Pour le besoin de leur propagande, les Teutons se sont faits banquiers, négociants, prédicateurs, télégraphistes, journalistes, espions, — surtout espions, — certains ont été jusqu'à l'assassinat, comme celui qui tenta de tuer le banquier Pierpont Morgan.

Poignard, revolver, corruption, mensonge, espionnage, faux, les boches ont tout utilisé : *Deutschland über alles!* Voilà, n'est-ce pas, un beau piédestal pour l'Allemagne, et digne de sa kultur.

Tout ceci pour expliquer les nombreuses affaires en lesquelles John Strobbins s'est trouvé — si l'on peut dire — en concurrence avec les boches. Rencontres toutes naturelles; les Teutons étant partout, le détective-cambrioleur devait souvent les rencontrer devant lui.

Déjà, dans l'affaire Mulheim, dans ses relations avec le baron von Schweinburg, et, plus encore, lors du cambriolage de la maison Rossigk, John Strobbins avait pu apprécier la bassesse, la duplicité et la fourberie boches. Eh bien, il devait s'apercevoir lors de ce qui a été appelé « le mystère du Club du feu d'Enfer », qu'il n'avait encore rien vu !

L'affaire du Club du feu d'Enfer débute par ce qu'un journaliste appellerait un « simple fait divers ». Très simple. Un de ces petits drames quotidiens et douloureux qui ont pour théâtre les grandes villes.

C'était quelques jours avant les fêtes de Noël 1914. Il pouvait être onze heures du soir. Une brume légère épaississait l'air froid, mouillait les pavés, du Lincoln Key et rougissait les lumières produites par les hauts lampadaires électriques éclairant le rivage. Les rares navires accostés semblaient morts. Ils étaient noirs et silencieux. Personne à bord que l'homme de faction qui se tenait à l'abri dans quelque coursive, le reste de l'équipage étant ou endormi ou à terre, à godailler dans les tavernes.

De loin en loin, un douanier engoncé dans sa capote et plus occupé à se garer du froid que de guetter d'improbables contrebandiers. Partout, dans les hangars et sur l'eau calme du port, le silence.

Brusquement, d'une des rues donnant sur le quai, un homme déboucha. Pas un marin, bien sûr. Ni un contrebandier. Une large pelisse de drap noir doublée de zibeline l'enveloppait; ce vêtement, resté ouvert malgré le froid et l'humidité, laissait voir un habit de soirée largement échancré sur une chemise dont le plastron glacé réverbérait la lumière des candélabres du quai. L'inconnu, qui était coiffé d'un somptueux huit reflets et chaussé d'escarpins vernis, marchait lentement, la tête basse, les épaules arrondies, les bras ballants, les mains enfouies machinalement dans les poches de sa pelisse.

C'était un jeune homme : son visage pâle, contracté, accusait à peine vingt-cinq ans, plutôt moins. Entre ses lèvres, il tenait un gros cigare à demi fumé et qu'il avait laissé éteindre. Tout en lui, enfin, indiquait l'abattement et la préoccupation.

Il faillit se heurter à un amas cubique de sacs de blé recouverts de bâches, releva la tête, frissonna, cracha son cigare, et, s'étant pour ainsi dire orienté, reprit sa marche vers l'eau. Il arriva bientôt sur l'extrême rebord du quai, s'arrêta et jeta un regard autour de lui : le douanier était loin, appuyé à sa guérite, il ne voyait rien.

— Allons ! Finissons-en ! murmura l'inconnu qui, rapidement, retira sa pelisse, qu'il jeta à quelques pas de lui, prit dans sa poche une mince cordelette dont il attacha ensemble ses chevilles, et, cette précaution prise, évidemment pour s'empêcher de nager, ploya les jarrets pour sauter dans la mer...

A cet instant précis, une main nerveuse le saisit au collet et le fit se relever brusquement.

Elle appartenait à un homme qui venait de descendre d'un navire voisin et, sans bruit, s'était approché. Le désespéré, tout à ses lugubres préparatifs, ne l'avait ni vu, ni entendu venir.

— Gentleman, dit-il d'une voix âpre, je vous prie de me laisser !

L'inconnu eut un rire ironique et léger.

— Pas la saison des bains froids, ni l'heure, ni l'endroit ! répondit-il sans desserrer son étreinte.

Et, de sa main libre, il tira un petit canif de sa poche et coupa la cordelette enserrant les chevilles du candidat à la noyade. Ce fut si vite fait, et avec tant de dextérité que le désespéré n'eut pas le temps de s'y opposer.

— Ah çà ! gentleman ! gronda-t-il en essayant, mais en vain, de se dégager.

— Du calme, mon ami ! Et venez avec moi : nous nous ferions remarquer à rester ici ! Prenez votre pelisse, et en route ! Je vais vous lâcher. J'espère que vous ne vous jetterez pas à l'eau : cela m'obligerait à vous repêcher, et je n'aime pas les bains froids !

Ce disant, l'inconnu ouvrit la main. Le désespéré, libre, resta immobile dominé par le sang-froid de son interlocuteur.

Après une brève hésitation, il ramassa sa pelisse et murmura amèrement :

— Vous croyez bien faire, gentleman, et vous faites mal ! Je dois mourir. Je le dois. Et j'y étais décidé. Sans vous, tout serait déjà fini. Tandis que je vais être obligé de me décider une seconde fois. Et c'est dur, si vous saviez...

— Oui. C'est dur ! fit brièvement l'inconnu. Surtout à votre âge. Venez ! S'il y a moyen de vous faire changer d'idée, je m'en charge.

— Impossible ! répondit le désespéré sombre, en emboîtant machinalement le pas à son interlocuteur.

Celui-ci haussa les épaules :

— Des mots ! dit-il. Vous n'êtes pas malade. Vous n'êtes pas en deuil. Vous n'êtes pas vieux. Il ne reste donc que deux motifs pouvant vous avoir déterminé à la mort : un chagrin intime ou...

Le désespéré haussa violemment les épaules.

— C'est donc une perte d'argent ! conclut l'inconnu en prenant le bras de son compagnon, qu'il sentit tressaillir.

Il eut un rire silencieux.

— De l'argent? Peu de chose, mon cher ! Il y en a tellement qu'il n'y a qu'à le vouloir pour en posséder. Que vous manque-t-il?

Le désespéré lui lança un regard sinistre et s'arrêta brusquement.

— Cessez ce jeu, gentleman ! siffla-t-il d'une voix sourde. Après tout, peu importe que vous le sachiez ! Tout le monde le saura demain ! Eh bien, j'ai mangé ma fortune, j'ai volé quatre-vingt mille dollars à mon patron, et j'en dois trente mille. Voilà pourquoi je n'ai plus qu'à mourir.

« Vous voilà satisfait, n'est-ce pas? Alors, laissez-moi en paix ! Sans vous, je serais déjà délivré de tout !

L'inconnu, sans s'émouvoir, fit entendre un petit sifflement ironique :

— Quatre-vingt mille, plus trente mille, cela fait cent dix mille. Et je suppose que vous aviez quelque fortune que vous avez également dilapidée?

— Oui. Sept cent mille dollars ! Et après?

— Total, huit cent dix mille dollars ! conclut froidement l'inconnu. Or, à votre âge, on n'a pas encore eu le temps de « manger », comme vous le dites, huit cent dix mille dollars. On se les a fait gruger, ou voler.

— Non. Je les ai perdus.

— Au jeu?

— Oui.

— Où cela?

— Au Club du feu d'Enfer ! Vous êtes content? Je vous dirai même qu'on a dû me voler... Enfin, une guigne sinistre et persistante ! Alors, j'ai perdu la tête et j'ai puisé dans la caisse de mon patron... J'ai tout pris... et c'est

+R 4112/4

CABINET DE LECTURE ANGOULÊME

demain l'échéance. C'est simple. Ni vous ni moi n'y pouvons rien. J'espère, maintenant, que vous allez me laisser à mon sort?

— Mais oui. Je vous poserai encore une question : contre qui avez-vous joué?

— Oh ! ce n'est pas un secret : contre le colonel Grégorio Berludez y Campos, le diplomate chilien. Il m'avait secoué, il y a quinze jours... Ce soir, il est revenu de voyage, alors, j'ai voulu ma revanche. Je l'attendais tous les jours ! Il m'avait promis de me télégraphier son retour. Alors, pour essayer de me refaire, j'ai *emprunté* quatre-vingt mille dollars à mon patron, je suis allé au club et j'ai tout perdu. Rincé. Vidé. Je dois trente mille dollars sur parole.

— Parfait. Je vais vous donner un chèque de quatre-vingt mille dollars, vous irez le toucher demain matin à la *Californian Bank*, dès l'ouverture des bureaux. Ainsi, tout se réduira pour vous à un petit retard de quelques minutes et votre patron ne saura rien. Puisque la chance vous a mis sur mon chemin, je ne veux pas vous sauver à moitié !

— Mais... vous ne savez pas même mon nom? balbutia le joueur ruiné, ne sachant s'il devait prendre son interlocuteur au sérieux, mais s'efforçant de le croire; dans les grandes crises de la vie, l'âme se raccroche aux espoirs les plus fous.

— Votre nom? fit l'inconnu. Je n'ai pas besoin de le savoir. Je vais vous signer un chèque au porteur. Et n'ayez crainte, il sera payé.

Et, ayant tiré de sa poche un stylographe en or et un mince carnet de chèques, il libella un des précieux papiers et le remit au joueur béant.

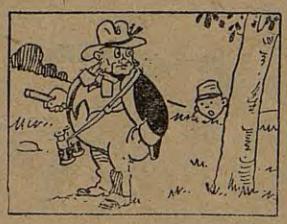
— Et ne jouez plus ! conclut-il. Le jeu est une duperie, puisque, même honnête, il échappe à nos calculs ! Bonsoir !

Et le mystérieux bienfaiteur s'éloigna, laissant son interlocuteur stupide de surprise et de joie et tenant entre ses mains le chèque sans pouvoir croire à sa réalité.

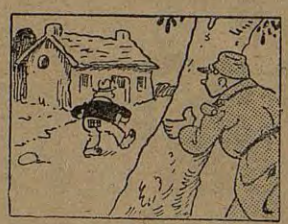
(A suivre.)

José Moselli.

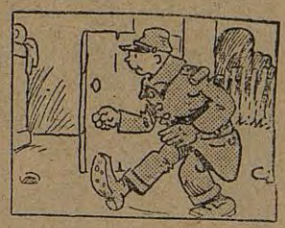
LES SURPRISES DE L'ESPION BOCHE



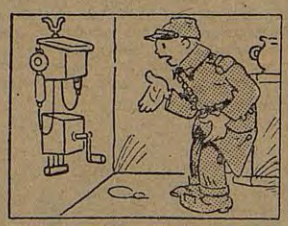
Après une quinzaine de jours de tranchées, le bataillon à l'effectif duquel figurait Louis Loupaque fut envoyé au repos dans un cantonnement de l'arrière. Le jeune Loupaque, Parisien pur sang, résolut de se payer une partie de campagne et s'en alla au hasard. Soudain, il aperçut un quidam qui, en essayant...



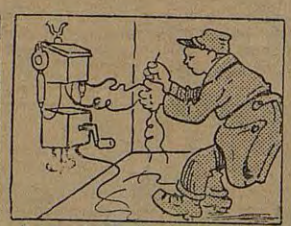
... de se dissimuler, lorgnait à droite et à gauche. « Quelle sale trombine ! se dit notre guerrier. Un civil qui se balade de cette façon-là, ça n'est d'abord pas naturel? Qu'est-ce que peut bien fiche cet ostrogoth-là? » Et, à l'insu du personnage, le troupier le suivit. Il l'aperçut bientôt se dirigeant ..



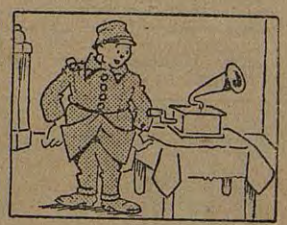
... vers une bicoque qui se cachait dans la verdure. « V'là la pie au nid ! » soliloqua Loupaque. « Qu'est-ce que j'vas faire? Faut-il rentrer? » Il n'avait pas encore pris son parti que celui qu'il pistait sortit de la maison et s'éloigna. « Ça y est ! se dit le soldat. Je vas voir ce qu'il y a là dedans ! »



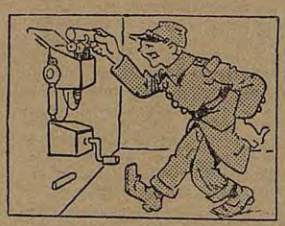
Et, à son tour, il pénétra dans la bicoque. La première pièce était vide. Mais Loupaque ne borna pas là sa visite et bien lui en prit, car dans une soupente il découvrit un téléphone. « Je m'en doutais ! » jeta-t-il. C't'un espion, pardi ! V'là le fourbi de malheur ! Ben, mon vieux...



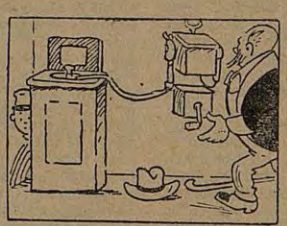
... c'te pataqués ! Et moi qui l'ai laissé filer. Seulement, comme il ne m'a pas vu, probable qu'il rappliquera un de ces quatre matins. En attendant, s'agit de démolir son outil. Et allez-y, mon vieux boche. T'en passeras maintenant, des dépêches à Guillaume ! » Et, s'étant ..



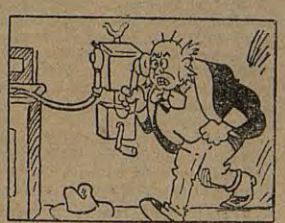
... mis à l'œuvre, Louis Loupaque arracha les fils qu'il s'empressa de cacher plus loin. Ayant pris la résolution d'attendre l'espion afin de le faire prisonnier, le troupier continua son inspection. Sur une table, il aperçut un phonographe et l'idée d'une bonne farce germa ..



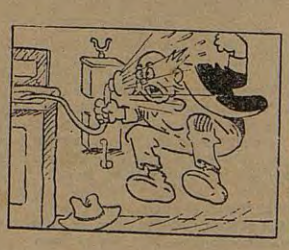
... immédiatement dans son imagination de gavroche. Comme il était un tant soit peu mécanicien, il démonta le mécanisme de l'instrument et s'en vint le placer dans l'appareil téléphonique, de façon à ce que le cran d'arrêt se décrochât lorsque l'espion saisirait le récepteur. « Guillaume va te jouer de la musique boche ! » murmura-t-il en aparté.



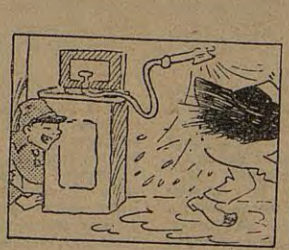
A l'autre récepteur, Louis adapta un tuyau de caoutchouc qui le reliait au robinet d'une toilette derrière laquelle il vint se cacher. « Guillaume ! prince des canailles de ta sorte, va t'envoyer une douche dans le blaire ! » soliloqua-t-il cette fois en se tordant d'avance. L'espion arriva bientôt. Et sans doute avait-il des choses...



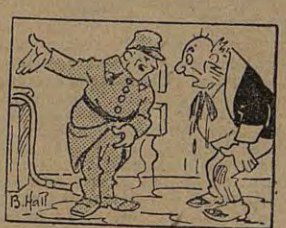
... pressantes à raconter car il se précipita vers le téléphone avec une telle célérité qu'il n'eut pas le temps d'apercevoir la légère transformation que venait de lui faire subir le soldat. « Allô ! Allô ! le hauptmann von Knicke?? » rugit-il en saisissant le récepteur. Et, net comme un obus, éclata un tonitruant. « Viens Poupoule ! »...



... qui plongea le boche dans le sombre abîme de la stupeur. « Il est fou ! fou ! fou ! fou ! ! » lança-t-il en saisissant le second récepteur. A ce moment, Louis qui était caché dans la toilette ouvrit le robinet et zou ! Tel un 75 liquide un jet sans réplique vint ricocher...



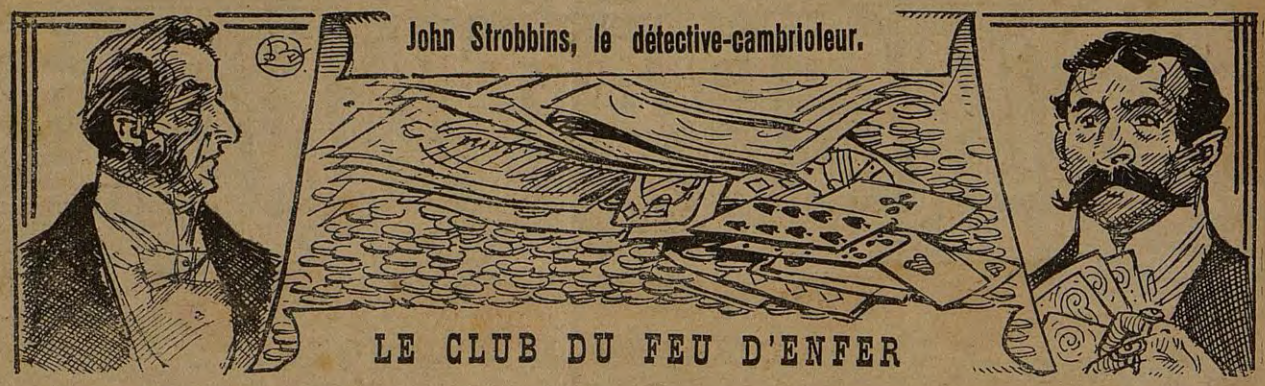
... sur la vilaine face du boche qui se mit à sauter comme un cabri. « Donnerwetter ! Kolossal Teufel ! Il y a un diable là dedans ! » hurla-t-il. Et, lâchant tout, l'espion prit le pas de course vers la sortie. Mais Louis s'attendait à cette fuite; d'un bond, il fut hors de...



... son abri et bing ! D'un swing soigné, il ôtait au bandit boche toute velléité de s'enfuir. Trois heures après, douze balles dans la peau lui avaient fait passer le goût du pain et à huit jours de là, Louis recevait la croix de guerre.

LEURS LETTRES DU FRONT

« Quoique en Vrance, et malgré la bassesse de la dembéradure, che ne buis d'envoyer des marrons glacés, gar ils sont drop chauds par ici. »



LE CLUB DU FEU D'ENFER

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Par un soir de décembre 1914, *un élégant jeune homme va se suicider en se jetant dans le port, à San-Francisco, lorsqu'un inconnu l'en empêche. Le désespéré, pour justifier son macabre projet, avoue à son sauveur qu'il a perdu plus de cent mille dollars, dont quatre-vingt mille pris dans la caisse de son patron, en jouant contre un certain colonel Berludez y Campos au « Club du feu d'Enfer », L'inconnu remet au désespéré un chèque au porteur de quatre-vingt mille dollars, et, après lui avoir conseillé de ne plus jouer, s'éloigne.*

II

Le Club du feu d'Enfer! Tout San-Francisco le connaît!

C'est là où les grands éleveurs de l'Ouest, les riches armateurs de l'Orégon, les mineurs retour du Klondyke après fortune faite, se réunissent. Les San-Franciscains affirment que c'est au Club du feu d'Enfer où l'on joue le plus gros jeu d'Amérique et même du monde. On cite des gains : dix millions de dollars dans la même nuit. On y joue, enfin, un jeu d'enfer, de là le sobriquet du Club, dont le vrai nom, que tout le monde a oublié, était plus simplement le *Pacific Union Club*.

Fondé, il y a vingt ans environ, au moment où la découverte de l'or au Klondyke passionnait les aventuriers du monde entier, le *Pacific Union Club* ne tarda pas à devenir célèbre par l'importance des parties qui s'y disputaient. Plusieurs mineurs y laissèrent en une soirée le résultat d'une saison de misère et de souffrance, des fortunes. D'autres joueurs s'y enrichirent, sans avoir besoin d'aller au Klondyke!

L'argent y fond comme au feu de l'enfer! déclara à un journaliste qui l'interviewait, le mineur Johnson, lequel y avait perdu la veille un million et demi de dollars. Le mot fit fortune. *Le Pacific Union Club* devint le *Club du feu d'Enfer*. Avec cela, confortable, élégant, vaste, agréable.

Le Club du feu d'Enfer, enrichi grâce à sa cagnotte, occupait un somptueux Building sur l'Arizona Avenue. Le rez-de-chaussée était occupé par un restaurant, réservé aux seuls membres du Club, et dont le « chef », un Français, percevait des appointements royaux, et une bibliothèque citée parmi les plus complètes et les mieux fournies d'Amérique. On en aura une idée en sachant qu'elle se composait de près de 300.000 volumes et qu'elle était abonnée à 1.300 publications ou journaux différents. Au premier étage, la salle de jeu : longue de trente-deux mètres, large de douze, haute de neuf. Une salle princière aux murailles de marbre et de jade ornées de tableaux, dont le moindre valait cent mille dollars.

Les autres étages étaient occupés par les Archives, les appartements du comité de direction, et les différents services du Club. Cette nomenclature ne serait pas complète si l'on oubliait les caves, les caves blindées, meublées de coffres-forts cuirassés, où le Club entassait ses richesses.

Car le Club du feu d'Enfer était riche. Pour tourner la loi qui, en Amérique comme en France, défend de tenir des maisons de jeu publiques, le Club était, soi-disant, une association privée, où les sociétaires jouaient entre eux. Pour y entrer, il fallait se pourvoir de deux parrains, poser sa candidature et être élu par la majorité des membres du Club. En réalité, c'était plus simple. Les deux parrains, le candidat les trouvait facilement parmi le comité, quant au scrutin il était toujours favorable, les membres du Club, venant pour jouer, et pour rien autre ne demandaient pas mieux que d'avoir des partenaires, et savaient fort bien que le comité ne présentait que des candidats sérieusement cossus.

En résumé, un habit élégant et un portefeuille bien garni et le Club du feu d'Enfer vous admettait. Comme cotisation à payer : rien ou presque! Un dollar par mois. Cent sous. Moyennant quoi l'on avait droit à la bibliothèque, à la salle d'escrime, à de merveilleux repas et à mille autres avantages. Mais il y avait la cagnotte, c'est-à-dire le cinq pour cent, — une misère, — que le Club prélevait sur les mises. Cette *misère*, le comité du Club seul en savait la valeur. Elle se chiffrait par plusieurs millions annuels de bénéfices nets. Le Comité? Nul ne le connaissait exactement. Au reste, qui s'en souciait? Les joueurs venaient pour jouer. Le jeu était honnête. La maison confortable. Peu importait le reste.

Le comte Rodolf Battonyi d'Elczen, un noble Hongrois venu à Frisco à la suite de nul ne savait quelles aventures présidait le Club. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, mince, élégant, le visage blême, orné de deux petits favoris et d'une moustache grisonnants, l'œil bleu, la physionomie exprimant une sorte de bienveillance lointaine et fatiguée. Au demeurant, très affable et ayant le prêt facile...

La grande salle du Club étincelait de lumières lorsque, un peu après minuit, l'inconnu qui avait si royalement secouru le désespéré du Lincoln Key y pénétra. Il était en habit. Deux perles d'une rondeur, d'un orient sans égal, ornaient sa chemise. Un mince sourire flottait sur ses lèvres. D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, élégamment cambrée, le visage singulièrement énergique, bien que fermé pour ainsi dire par une impassibilité qui devait être voulue, l'inconnu, très à l'aise, tel un vieil habitué de la maison, se dirigea vers une des tables de jeu et, pendant quelques instants, resta debout entre deux chaises, à regarder les péripéties de la partie de baccara qui se déroulait.

— Tiens, fit une grosse voix derrière lui, vous voilà, Streefield! Du diable si je m'attendais à vous revoir ici! Il y a un siècle qu'on ne vous a vu!

L'inconnu se retourna et se trouva face à face avec celui qui venait de l'interpeller, un petit homme bedonnant à face rubiconde et glabre, le type enfin du bon vivant!

— Ah! Belcomb! dit-il. Heureux de vous voir, cher ami. J'étais, en effet, en Europe...

— Ce n'est vraiment pas le moment!

— Peuh! C'était pour une affaire de munitions que je voulais traiter moi-même à Londres. Enfin, c'est fait... Toujours gros jeu, ici?

— Sacré Streefield! Vous voulez risquer l'argent que vous avez gagné aux Anglais, hein?... Le jeu est assez animé.

— Des Klondykiens?

— Très peu! Mais de nombreux fabricants de fusils et de canons... Ils font des bénéfices fabuleux. Vous trouverez à qui parler, Streefield!

—Tant mieux!... N'y a-t-il pas aussi un Mexicain... Colombien... enfin un du Sud. On m'a parlé de sa veine? fit Streefield de l'air le plus naïf du monde.

— Ah! le Chilien! Chilien! mon cher! Le colonel Berludez y Campos, le chef de la mission diplomatique chilienne. Oui, il a une veine effrayante, phénoménale! Des séries comme je n'en ai jamais vu. Et un flegme, un sang-froid. Quel gaillard. Il est arrivé il y a six semaines, et après avoir plus ou moins perdu les huit premiers jours, il nous a tous étrillés... Il était reparti pour Washington il y a quelques jours et est revenu ce soir. Aussitôt, il a eu contre lui les plus forts joueurs, qui croyaient sa « série » terminée. Ah! oui! Il en a rincé une demi-douzaine! Il doit gagner un million de dollars ce soir!... Si vous voulez vous y essayer, votre voyage à Londres y passera! Tenez! il est là-bas, à la septième table : il tient la banque. Entre nous, je ne vous conseille pas de vous y frotter...

— Il triche?

— Oh! non. Impossible, on le guette trop pour cela. Mais il a la veine. Et quand on a la veine...

Le gros Belcomb s'arrêta. En vrai joueur, le mot « veine » était pour lui le fin du fin. On avait la veine ou on ne l'avait pas. Cela expliquait tout. Et quand on l'avait...

Streefield sourit :

— Eh bien, dit-il, je vais voir.

Et, tranquillement, il se dirigea vers la table où pontait le « veinard ».

Plus de cent personnes l'entouraient, le visage tendu et immobile, les traits tirés, les yeux brillants.

+R 41214

Assis sur le fauteuil « banc-aire », le colonel Berludez y Campos, seul, semblait jouir de son plein sang-froid. Son visage, semblable à un énorme citron, barré d'une longue moustache noir bleu, était souriant. Ses yeux, couleur de café, se posaient distraitement sur les joueurs, cependant que ses mains maigres et noueuses, ornées d'énormes bagues d'or, distribuaient lentement les cartes.

Sur les deux tables, billets de banques et « aigles » (1) s'amoncelaient.

Berludez retourna : il gagnait partout. Un sourd murmure fait d'envie et d'admiration, se fit entendre. Le colonel chilien resta impassible, cependant que le croupier, de sa longue palette d'acajou, repoussait vers lui or et billets de banque. Le coup suivant, il gagna encore, gagna et regagna.

Streefield, indifférent, avait allumé un cigare et observait Berludez. Un des joueurs — décavé sans doute — se leva enfin. Streefield put prendre sa place et, modestement, mis sur le tableau placé devant lui un billet de vingt dollars, qu'il perdit aussitôt.

(A suivre.)

José Moselli.

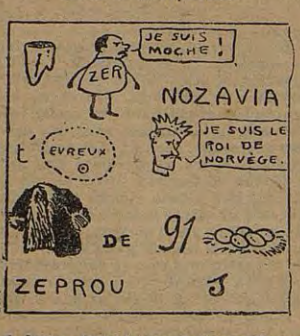
(1) Pièces d'or de dix dollars.

Solution du rébus contenu dans le n° 402 :

Le bombardement des églises par les Boches est un sacrilège.

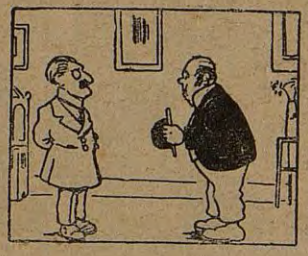
REBUS

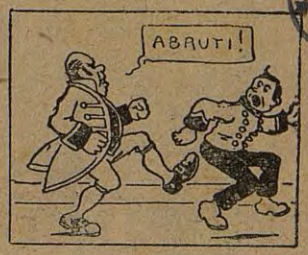
Trouver une phrase.



Solution dans le prochain numéro.

LA VENGEANCE DE BILBOQUET

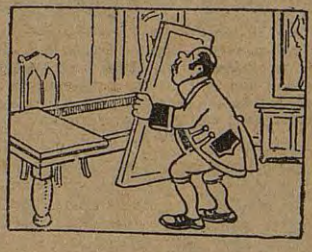




Urbain Rondibard, se trouvant pour le moment sans place se présenta chez le baron Lefrein de la Bagnole, et comme il était muni d'excellentes références, on l'agréa séance tenante en qualité de maître d'hôtel. Dès qu'il eut obtenu cet emploi, Rondibard, afin d'être bien vu du patron, fit...

... balai neuf et se montra encore plus sévère et autoritaire que le baron à l'égard des autres domestiques qui l'avaient pris tout de suite en grippe, mais s'empressaient de lui obéir sans murmurer, car ils ne voulaient pas s'exposer à perdre leur place. Mais c'était surtout Bilboquet, le petit...

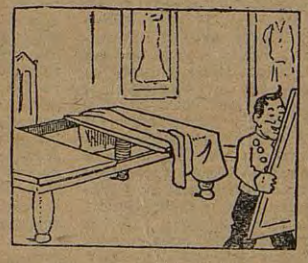
... groom, qui avait le plus à souffrir du maître d'hôtel. Ce dernier ne pouvait pas le sentir. Il passait son temps à le harceler, à l'aubader pour un oui ou pour un non. Et non content de lui prodiguer les insultes, il employait encore les arguments frappants. Sous le plus futile prétexte...

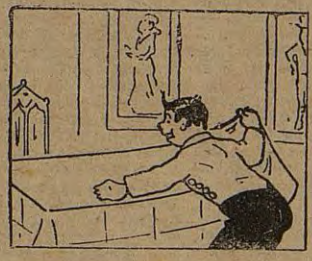


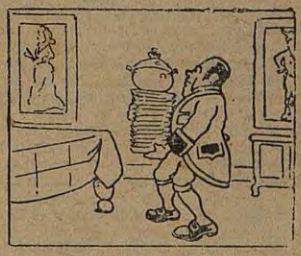
... Rondibard ne se faisait point faute de lui botter le derrière. Bilboquet encaissait ces mauvais traitements sans rien dire et, patiemment, attendait l'occasion de se venger. Un jour, le baron Lefrein de la Bagnole donnant un grand dîner, le maître d'hôtel fut chargé de mettre le couvert...

... un couvert en vieux Sèvres auquel son patron tenait tout particulièrement. En raison du nombre des invités, le maître d'hôtel avait été obligé de mettre une rallonge à la table sinon les convives auraient été trop à l'étroit. Lorsque sa rallonge fut installée, Rondibard s'en alla chercher une...

... superbe nappe damassée et marquée au chiffre du baron. Il l'étendit avec soin sur la table avant de poser le service dessus. Après quoi, il partit chercher la fameuse vaisselle en vieux Sèvres que l'on ne sortait que dans les grandes occasions. Profitant de ce court moment d'absence, Bilboquet...



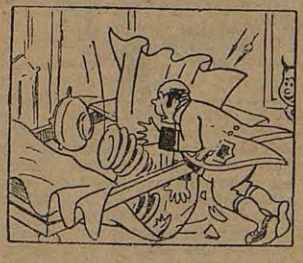


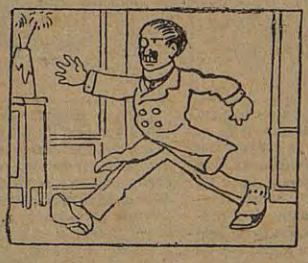


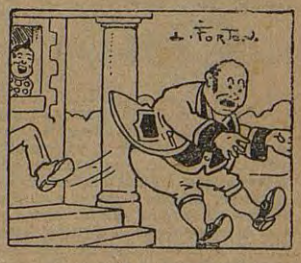
... s'introduisit dans la salle à manger. Ses lèvres esquissaient un sourire malicieux. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il retira prestement la rallonge, et la nappe remise en place masquant la planche enlevée, il courut se dissimuler dans un coin afin de pouvoir...

... savourer sa vengeance tout à loisir. Quelques minutes plus tard, le maître d'hôtel revenait dans la salle à manger portant à deux mains et avec précaution la précieuse pile d'assiettes que surmontait une imposante soupière. A pas comptés, il s'avançait, évitant de faire une fâcheuse...

... glissade sur le miroir du parquet. Quand il se trouva près de la table, il poussa un soupir de soulagement et, tout heureux d'avoir effectué ce court trajet sans accident, il se mit en devoir de poser sur la nappe, à l'endroit où la rallonge faisait défaut, sa pile d'assiettes, de plats...



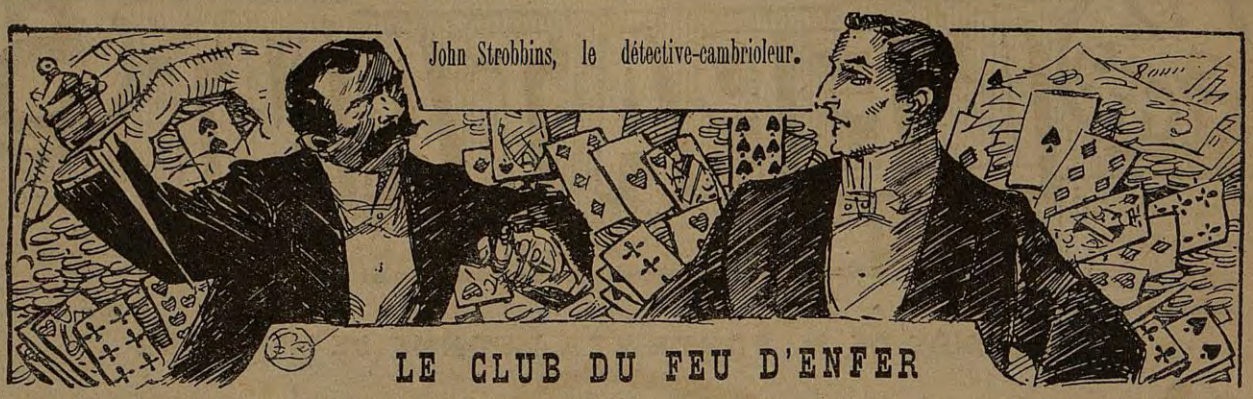




... et de légumiers. Ce fut alors que l'inévitable catastrophe se produisit. La nappe, n'ayant rien eu de plus pressé que de fléchir sous le poids de la vaisselle, tout dégringola sur le parquet, au milieu d'un épouvantable fracas et les assiettes, les compotiers, les saucières en profitèrent pour...

... se fractionner en quantités de morceaux. De tout ce beau service de prix, il ne restait plus une pièce intacte. Au bruit de la casse, le baron Lefrein de la Bagnole s'était empressé d'accourir. Furieux de la maladresse de son maître d'hôtel, il l'invectiva de belle sorte et sans vouloir écouter ses explications, il le...

... congédia illico, pour la plus grande joie de Bilboquet qui avait trouvé le meilleur moyen de se venger de son bourreau et avait maintenant la certitude que Rondibard ne serait plus jamais sur son dos pour l'attraper ou essuyer ses semelles au fond de son pantalon.



LE CLUB DU FEU D'ENFER

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Au « Club du feu d'Enfer », un des plus riches cercles de San-Francisco, et où l'on joue très gros jeu, un certain colonel Berludez y Campos, chef d'une mission diplomatique chilienne, est doué d'une chance insolente et extraordinaire. Il gagne sans discontinuer depuis plusieurs semaines. Un joueur, Streefield, qui arrive d'Europe, s'assied à la table de baccara pour se mesurer avec lui. Il commence par miser un billet de vingt dollars et le perd.

III

Pendant quelques minutes encore, la chance du colonel Berludez y Campos se maintint toujours aussi insolente. Si les joueurs amenaient huit points, il en montrait neuf; s'il n'avait que six, ses adversaires n'arrivaient qu'à cinq... Malgré cela, son gain se restreignait progressivement, car les joueurs, désespérant de gagner, diminuaient peu à peu leurs mises. Un seul semblait vouloir défier la veine du Chilien. C'était Streefield. Le mystérieux personnage, ayant commencé par miser vingt dollars, s'était acharné et avait doublé à chaque coup son enjeu, ce qui, mathématiquement, l'amena au douzième coup à pousser devant lui une liasse de 40.960 dollars exactement. A ce moment, il avait déjà perdu 81.900 dollars, et cela en moins de dix minutes. Toute l'attention, maintenant, se portait vers Streefield. Les deux tableaux destinés à recevoir les mises restèrent vides, ou à peu près : la partie allait se réduire à une sorte de duel entre Streefield et Berludez y Campos.

Ce dernier restait impassible.

— Personne ne mise plus? demanda-t-il d'une voix calme.

— Je crois que non ! répondit Streefield à mi-voix.

Tous les regards se tournèrent vers lui; il était aussi calme que son partenaire:

— Vous allez vous faire râtisser, Streefield ! murmura derrière lui Belcomb qui l'avait rejoint. Je vous l'avais bien dit !

— Il faut bien passer le temps, mon cher ! fit l'énigmatique personnage.

Cependant, Berludez distribuait les cartes.

Streefield regarda les siennes.

— Ça va ! dit-il.

Bien que l'on fut au Club du feu d'Enfer, le coup était gros : plus de quarante mille dollars. Sous les regards enfiévrés des joueurs, Streefield retourna ses cartes.

— J'ai huit ! dit-il.

— Moi, neuf ! déclara Berludez en montrant les siennes.

Encore un coup il gagnait. Un léger brouhaha s'entendit.

— Quelle veine !

— C'est incroyable !

— Fabuleux !

— Rien à faire !

La voix calme et froide de Streefield domina les murmures :

— Je double, dit-il.

Et il tira de sa poche un portefeuille de cuir vert. Il en sortit un matelas de billets de banque, et méthodiquement, les compta. Il y avait cent billets de mille dollars.

— Cent mille dollars ! dit-il à haute voix. Veuillez vérifier, senor Berludez !

Et il poussa les billets de banque devant le colonel chilien :

— Oh ! gentleman ! C'est inutile ! Je me fie à vous ! fit ce dernier, noblement.

— Flatté, senor. Veuillez donc donner les cartes ! déclara Streefield,

Et il remit en poche son portefeuille vide.

La curiosité devenait de plus en plus grande. Une curiosité cruelle et malsaine. Les joueurs comprenaient que Streefield brûlait ses dernières cartouches. Ils l'observaient pour voir le visage avec lequel il allait accueillir sa ruine. Car aucun ne doutait du triomphe de Berludez. Celui-ci toujours impassible, donna les cartes.

— Une carte ! demanda Streefield après avoir examiné les siennes.

Berludez la lui lança. Il abattit. L'anxiété était à son comble.

— Neuf ! dit-il.

La voix du colonel chilien trembla légèrement — tout le monde put le constater — en répondant :

— Moi, huit !... Vous avez gagné, gentleman !

Tous les regards se tournèrent vers Berludez : sa veine était donc finie?

— Je laisserai le tout, si vous le voulez bien, gentleman, continua Streefield, posément, cependant que le croupier poussait vers lui les cent mille dollars qu'il venait de gagner.

La partie, décidément, devenait digne du Club du feu d'Enfer. Des tables voisines des joueurs arrivaient. Deux cent mille dollars sur un coup de cartes, — plus d'un million de francs, — c'était à voir.

— Je... j'accepte ! répondait le colonel chilien.

Et, pour la première fois, les assistants — ils étaient tout oreilles, — purent constater, en l'entendant, que le persistant veinard n'avait plus tout son calme. La déception, la surprise, sans doute.

Tandis que le Chilien donnait les cartes, Streefield, tranquillement, alluma un cigare.

— J'ai neuf ! dit-il avec simplicité, après avoir regardé son jeu.

Berludez n'avait que sept. Sa voix trembla en l'annonçant.

— Ouf ! Il fait chaud ! Veuillez un peu vous reculer, gentlemen ! fit Streefield, souriant. On étouffe, ici !

Les curieux obéirent.

— Si vous y consentez, reprit Streefield en s'adressant à son adversaire, nous jouerons un dernier coup. Il y a je crois, assez de cartes au talon. Et je me sens fatigué. Il y a là quatre cent mille dollars.

« Nous ferons un banco.

Berludez était devenu très pâle. Il lança à Streefield un regard d'assassin :

— Un banco... c'est que... oui... je ne sais pas si j'ai 400.000 dollars en banque ! balbutia-t-il, en se sentant le centre des regards.

Streefield sourit.

— Il importe peu ! dit-il en désignant le monceau d'or et de bank-notes étalé devant le « banquier ». Vous devez avoir là pas loin de cette somme, et nous n'en sommes pas à quelques milliers de dollars près. Si vous perdez, nous compterons. Et s'il manque quelque chose, vous me le devrez !

Berludez eut une brève hésitation. Il regarda autour de lui, comme pour chercher un secours ou mendier un conseil. Streefield, cependant, tout en jouant avec son cigare, ne le quittait pas des yeux. Leurs regards se croisèrent comme deux lames d'épée.

— Faisons ! dit enfin le Chilien.

C'était le silence. Dans l'immense salle, on eut entendu voler une mouche. Le colonel Berludez y Campos ne bougeait pas.

— Alors, senor, finissons-en ! observa Streefield. J'ai sommeil !

Berludez le fusilla du regard et donna. Les deux hommes abattirent leur jeu.

— Ma foi, j'ai gagné ! murmura Streefield en bâillant légèrement.

Et il fit un mouvement pour se lever.

— Vous... usted... un ladrone... un voleur ! clama soudain Berludez en se précipitant sur lui. Ce... n'est pas...

Un féroce coup de poing de Streefield, qui lui cassa trois dents, lui renfonça dans la bouche le restant de la phrase et le fit reculer, chancelant, à trois pas de là.

— Nous ne sommes pas ici dans la pampa, gentleman ! dit en même temps l'heureux joueur, droit, souriant, les bras croisés.

Berludez eut un rugissement de fauve, il resta une seconde immobile et, soudain, tirant un poignard de sa ceinture, il se rua sur Streefield. Une détonation retentit : Streefield avait fait feu d'un mignon revolver. Berludez resta béant, tenant dans sa main crispée le tronçon de son poignard, dont la balle de son adversaire venait de briser la lame au ras du manche. Les joueurs, revenus de la stupeur que leur avait causé ce drame inattendu se précipitèrent sur les deux ennemis.

Berludez écumait littéralement. Une traînée de bave filtrait aux commissures de ses lèvres; ses yeux, injectés de sang, lançaient des éclairs, et ses larges mâchoires s'entre-choquaient :

— C'est oune voleur... oune voleur... Je veux le touer ! glapissait-il en essayant de se dégager de ceux qui le retenaient.

+R 4124

ANGOULEME

Streefield était resté calme. Il avait remis son revolver en poche, et, très tranquillement, surveillait un des garçons du Club qu'il avait prié de faire un paquet des bank-notes éparses sur la table. Autour de lui, les membres du Club, dont plusieurs le connaissaient, l'assuraient de leur estime, affirmant avoir été témoin de sa parfaite correction. Lui, souriant, ne répondait pas, se contentant de regarder autour de lui.

Or, d'un suprême effort, le colonel Berludez réussit soudain à se dégager, et, ayant au poing le tronçon de son poignard, fonça sur Streefield; celui-ci, loin de reculer, repoussa ses amis, et, en un instant, fut sur le Chilien. Une lutte courte, un rapide corps à corps, et Berludez, les os broyés par une prise de jiu-jitsu, s'affaissa en hurlant de rage, de douleur et d'impuissance, cependant que Streefield, très tranquille, allumait un nouveau cigare qu'il prit dans sa poche.

— Gentlemen... Gentlemen! fit une voix autoritaire.

C'était le comte Rodolf Battonyi le président du Club, qui, prévenu, accourait. Berludez, qui se relevait le vit et courut à lui.

— Cet homme... c'est un voleur! cria-t-il en désignant Streefield. Il m'a gagné près de 500.000 dollars! Je suis sûr que...

— Alors, on est un voleur parce qu'on vous gagne, ou bien, c'est vous qui êtes un voleur dépité de ne pas gagner? demanda Streefield, ironique.

Berludez grinça des dents. Le comte Battonyi, lança à Streefield un regard indéfinissable, fit un mouvement comme pour marcher vers lui, et, se ravisant sans doute, dit à Berludez :

— Allons, mon cher colonel, du calme, voyons! La chance va et vient!... Un autre jour, vous gagnerez, ce gentleman vous donnera une revanche!

Et, à mi-voix, il souffla :

— De la prudence, ou vous êtes perdu. Laissez cela.

Berludez tressaillit et resta béant, hagard, sa colère tombée, ne sachant plus que faire, que dire...

Streefield, cependant, prenait des mains du garçon l'énorme paquet d'or et de billets de banque que celui-ci venait de lui confectionner, et, l'ayant placé sous son bras, conclut :

— Gentlemen, je vous salue. Senor colonel Berludez, vous êtes un bien pauvre joueur!

Le Chilien se mordit les lèvres, mais ne bougea pas. Lentement, sans hâte, Streefield gagna le vestiaire. Il disparut. Dans la salle, tout le monde regardait Berludez, toujours immobile.

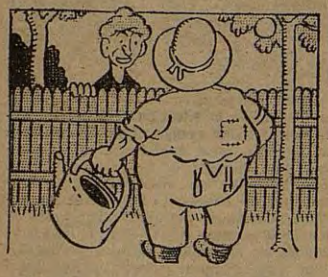
Le comte Battonyi, bienveillant, fit signe au colonel chilien de le suivre, pour se remettre de ses émotions, sans doute.

Les deux hommes, à pas lents, marchèrent vers la porte de la salle donnant sur l'escalier desservant les appartements de Battonyi. Ils allaient l'atteindre lorsque les joueurs virent soudain Berludez, qui venait de porter la main à sa poche, pousser un hurlement rauque et, quittant Battonyi effaré, se ruer vers le vestiaire.

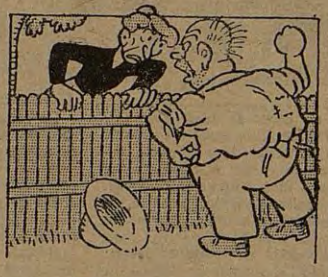
(A suivre.)

JOSÉ MOSELLI.

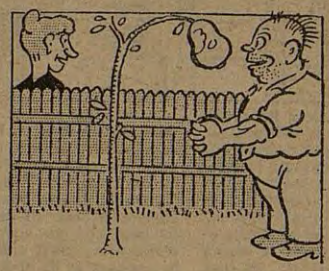
LA POIRE DE M. POMME ET LA POMME DE Mme POIRE



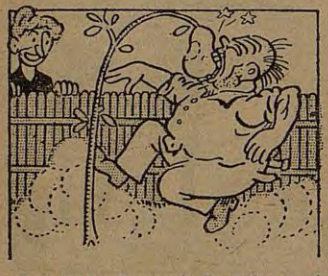
M. Pomme et Mme Poire étaient voisins. M. Pomme possédait un poirier dont il était fier, et Mme Poire ne vivait que pour son pommier! « Mes pommes sont plus belles que vos poires! » dit un jour la voisine à son voisin. « Sacrilège!...



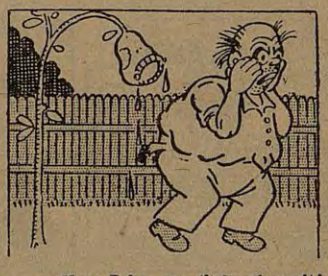
... rugit M. Pomme... vos pommes sont véreuses! c'est de la reinette vulgaire! Moi, mes poires sont duchesses! — Vieil abruti! riposta Mme Poire, horriblement vexée, vos poires? c'est de la sale petite poire d'Angleterre à quat' sous le kilo! » Du coup, M. Pomme...



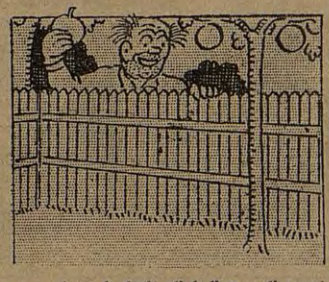
... et Mme Poire étaient de mortels ennemis! Pour faire bisquer sa voisine, M. Pomme, le lendemain, profita de ce qu'elle était dans son jardin, pour s'approcher de son poirier. « La jolie poire! s'extasia-t-il à haute voix... C'est le plus beau fruit de France...



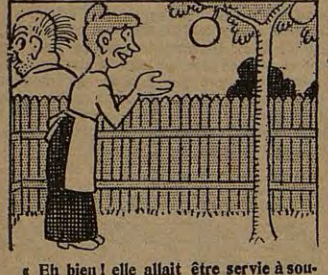
« ... et de Navarre! Je vais me la passer entre les dents, sans en offrir à personne! » Et, se haussant sur les orteils, M. Pomme donna, dans le fruit savoureux, un coup de dents vigoureux! « Houla! « Houla! » beugla-t-il aussitôt... De l'autre côté de la palissade...



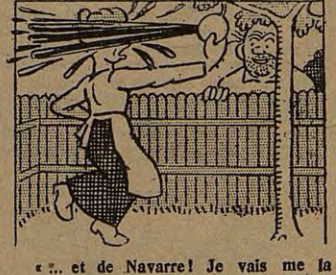
... Mme Poire se tirebouchonnait! « Pas encore assez mûre, la poire, hein? » ricana-t-elle... J'te crois! Nuitamment, subrepticement, Mme Poire avait substitué à la duchesse de M. Pomme, une poire en bois d'érable! M. Pomme, abandonnant son râtelier...



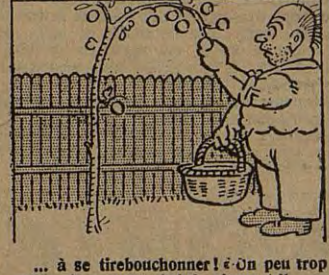
... dans le fruit diabolique, disparut dans son home, en roulant dans sa tête de sombres projets de vengeance! La nuit venue, ce fut à son tour d'allonger pardessus le treillage, un bras coupable... « Ah! ah! Mme Poire aimait la plaisanterie?



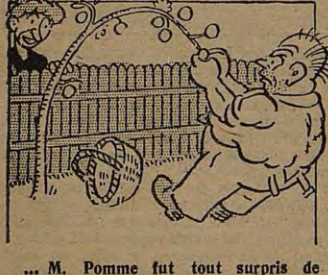
« Eh bien! elle allait être servie à souhait... » Le lendemain, profitant, elle aussi, que M. Pomme était dans son jardin, Mme Poire s'approcha de son pommier. « La jolie pomme! s'extasia-t-elle à haute voix... C'est le plus beau fruit de France... »



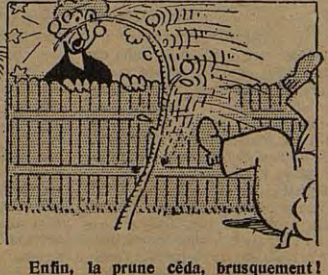
« ... et de Navarre! Je vais me la passer entre les dents sans en offrir à personne! » Et, pour juger du degré de maturité de sa pomme, Mme Poire la pressa entre le pouce et l'index... Ça fit pssschch!... De l'autre côté de la clôture, ce fut au tour de M. Pomme...



... à se tirebouchonner! « On peu trop mûre, la pomme, hein? ricana-t-il... — Bouge pas! rognait Mme Poire, en regagnant, dégouttante, ses modestes pénates, je te rechiperai, maudit Pomme!... » Et, en effet, quelques jours après, cueillant des prunes...



... M. Pomme fut tout surpris de tomber sur des reines-Claude récalcitrantes! des reines-Claude qui, fixées au fil de fer, refusaient obstinément de se laisser cueillir! La rage empoigna, M. Pomme : il s'arc-bouta sur le prunier tirant de toutes ses forces...



Enfin, la prune céda, brusquement! Tandis que M. Pomme s'affalait dans les plates-bandes, Mme Poire, jubilante spectatrice, recevait le prunier entre les deux yeux! quel coup dur! Faire une blague et en être soi-même victime! « J'ai travaillé pour des prunes! »

... gémit lamentablement Mme Poire... Mais le temps arrange les choses... M. Pomme et Mme Poire se réconcilièrent par la suite... Un jour, la palissade fut abattue; M. Pomme épousa Mme Poire! Ils furent heureux et ils eurent beaucoup... de fruits!!!

LE CLUB DU FEU D'ENFER

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Au « Club du feu d'Enfer », le cercle où l'on joue le plus gros jeu de San-Francisco, le colonel chilien Berludez y Campos, qui gagnait avec persistance depuis plusieurs jours, engage une partie de baccara avec un M. Streefield, lequel, en quelques minutes, lui gagne trois cent mille dollars. Berludez, furieux, veut se précipiter sur Streefield. Celui-ci l'abat d'un coup de poing, le terrasse et, ayant empoché son gain, s'en va. Peu après, Berludez porte la main à sa poche, et sort comme un fou.

IV

Des journalistes, très certainement, se trouvaient parmi la foule des joueurs qui avaient assisté au duel Streefield-Berludez, au Club du feu d'Enfer et au scandale qui avait suivi, car, le lendemain matin, tous les journaux de San-Francisco donnèrent un récit circonstancié de la séance.

Après s'être précipité comme un fou vers le vestiaire, le colonel Berludez n'avait plus reparu au Club. Il n'était pas non plus revenu au *Columbian-Hôtel*, où il habitait; des reporters, venus pour lui demander des détails, avaient trouvé porte close; et le *manager* (1) du *Columbian* leur avait affirmé qu'il ignorait où était l'officier chilien. Quant à M. Streefield, c'était un ingénieur canadien sur lequel il n'y avait rien à dire. Tous les membres du Club le connaissant affirmaient que ce gentleman était d'une correction parfaite et incapable de tricher. Au surplus, l'eût-il voulu, que c'eût été impossible, tous les regards étant fixés sur lui lors de sa lutte avec Berludez.

Le comte Battonyi, interrogé, avait répondu qu'il connaissait M. Streefield pour l'avoir vu au Club, et, qu'en tous cas, il se portait garant de l'honorabilité du colonel Berludez, lequel, un véritable gentilhomme, était au-dessus de tout soupçon.

Quoi qu'il en soit, une certaine gêne pesa sur les sociétaires du Club le soir suivant. Le jeu languit. Le colonel Berludez y Campos ne parut pas pour l'animer. Pas plus que M. Streefield, du reste.

Les joueurs, qui ne montraient que peu d'entrain, remarquèrent que le comte Battonyi semblait préoccupé. Il se retira vers minuit et revint dans la salle une heure plus tard. Tout le monde put remarquer qu'il était très pâle.

Détails qui paraissent à première vue sans importance, mais qui en acquérirent une grande lorsque, le lendemain, les journaux de Frisco annoncèrent en grosses lettres que le comte Rodolf Battonyi d'Elczen, président du Club du feu d'Enfer, avait été trouvé assassiné dans la chambre-forte du cercle!

(1) Gérant.

Les détails suivaient. Le crime avait été découvert fortuitement. A trois heures et demie du matin, le caissier du Club, un certain Matias Brauer ayant eu besoin de petites coupures pour faire le change à des joueurs était descendu dans la chambre blindée où se trouvaient les coffres et dont il possédait seul la clé avec le comte Battonyi. Cette chambre-forte, située au sous-sol du Club, se composait d'une cave aux murailles de béton armé de deux mètres d'épaisseur, et fermé par une porte d'acier à quadruple serrure. Elle contenait quatre coffres, dont trois renfermaient les richesses et la comptabilité, — une comptabilité assurément bien curieuse! — du Club : leurs clés étaient en la possession de Battonyi, Brauer n'ayant que celle du quatrième coffre, lequel contenait l'argent nécessaire aux dépenses courantes, soit quelques centaines de mille dollars.

Lorsque Brauer était arrivé devant la porte de la chambre-forte, celle-ci était fermée. Le caissier du Club l'ouvrit et remarqua avec surprise *qu'elle n'était pas fermée à double tour.* Il attribua cette négligence aux préoccupations de Battonyi, et, étant entré, il tourna le commutateur fixé au mur le long du chambranle. Au plafond, des ampoules électriques s'irradièrent. Brauer poussa une exclamation d'horreur : à quelques pas de lui, devant les quatre coffres, ouverts et vidés de toutes les valeurs qu'ils contenaient, le comte Battonyi gisait sur le sol cimenté, à plat ventre, les bras en croix, le crâne éclaté d'où la cervelle avait jailli...

Affolé, le caissier, oubliant même de refermer la porte de la chambre-forte, était remonté, avait averti les employés de sa terrible découverte et avait téléphoné à la police. En quelques instants, le drame avait été connu des joueurs. Ceux-ci, après de brefs commentaires, s'étaient éclipsés, ne se souciant pas d'être interrogés par la police ou mêlés au drame.

Quel coup pour le Club du feu d'Enfer!

Ce qui avait suivi, les journaux n'en parlaient que très peu, n'ayant pas eu le temps, par suite des nécessités du tirage, d'élaborer une enquête. On savait seulement que M. James Mollescott, le chef de la Sûreté, averti, s'était rendu en personne au Club du feu d'Enfer et qu'il résultait de ses premières investigations que, vers trois heures du matin, le comte Battonyi, après avoir souhaité bonne nuit à quelques membres du cercle, s'était retiré chez lui. Depuis, nul ne l'avait plus vu.

Si minces, si insuffisants que fussent ces renseignements, ils n'en constituaient pas moins, avec l'empreinte d'un doigt sanglant laissé par l'assassin sur la porte laquée du coffre-fort, le seul butin recueilli par M. James Mollescott.

C'est en vain que, pendant toute la matinée, il interrogea tout le personnel du Club. C'est en pure perte qu'il perquisitionna dans tout l'immeuble du Cercle.

Il ne recueillit pas le moindre indice pouvant le mettre sur la trace du ou des auteurs du crime.

Vers midi, découragé, il allait quitter son cabinet pour aller déjeuner, lorsque la sonnerie du téléphone posé sur son bureau tinta : il saisit le récepteur et l'appliqua à son oreille.

— Allô, parla une voix qu'il lui sembla reconnaître, M. James Mollescott?

— Oui.

— C'est bien à lui-même que j'ai l'honneur de parler? insista la voix.

— Je vous ai dit que oui! maugréa le chef de la Sûreté, impatienté.

« Qui êtes-vous, vous-même?

— Je regrette de ne pouvoir me nommer, monsieur Mollescott. Mais il importe peu. Je veux vous parler de l'affaire du Club du feu d'Enfer. Le coupable, à mon avis, ne peut être que le colonel chilien Grégorio Berludez y Campos. Voici pourquoi. D'abord, il était très ami avec le comte Battonyi chez qui il passait souvent la nuit : on en a vu la preuve à la façon dont le comte l'a défendu lors de sa contestation avec M. Streefield. Ensuite, le colonel n'a plus reparu chez lui depuis avant-hier. Pourquoi? Ce pourquoi, je crois le savoir! Le comte Battonyi était très pâle hier au soir, tous les membres du Club vous l'ont dit. Cette pâleur ne viendrait-elle pas de ce que le colonel, qui a perdu plus de trois cent mille dollars avant-hier, venait d'essayer de lui emprunter de l'argent? Il a sans doute refusé, et Berludez, furieux, l'aura guetté, suivi dans la chambre-forte et assassiné... Peut-être me trompé-je, mais il vous sera facile de vous en rendre compte, monsieur Mollescott, en interrogeant le colonel chilien sur l'emploi de son temps cette nuit.

« Monsieur Mollescott, je vous salue!

Et le chef de la Sûreté, abasourdi, entendit le petit déclic métallique produit par son correspondant inconnu en raccrochant son appareil.

M. Mollescott resta pendant quelques minutes pensif; sa préoccupation était si forte qu'il ne s'aperçut pas qu'il continuait à tenir le récepteur collé à son oreille. Les paroles de l'inconnu lui avaient ouvert des horizons nouveaux. Evidemment, son correspondant devait être un des joueurs malheureux que Berludez avait décavés ces jours derniers et qui se vengeait. En tous cas, vraie ou fausse, sa supposition valait la peine d'être éclaircie.

Le chef de la Sûreté de San-Francisco ordonna donc à deux détectives de se rendre au *Columbian-Hôtel*, où habitait le colonel, et, s'il n'y était pas, de se rendre au Consulat du Chili, enfin de savoir ce qu'il était devenu.

+R 4124

ANGOULÊME C.N.P.D.I.

A trois heures de l'après-midi, un planton vint avertir Mollescott que le colonel Berludez venait d'arriver à l'Hôtel de la Sûreté et désirait avoir un entretien avec lui.

— Faites entrer de suite ! ordonna le magistrat.

Le colonel chilien pénétra peu après dans le cabinet du chef de la Sûreté, Mollescott remarqua qu'il était un peu pâle.

— Vous m'avez fait rechercher par vos agents, monsieur, commença Berludez, après s'être assis. Il n'en était pas besoin. Vous n'aviez qu'à me faire savoir qu'il vous était agréable de me parler pour que je vienne. Je n'ai rien à me reprocher !

— Telle est bien ma conviction, mon colonel. Aussi, est-ce simplement à titre de renseignement que j'ai désiré vous entendre avant de transmettre le résultat de mon enquête à la Justice. Où avez-vous passé la nuit?

Et, en prononçant cette dernière phrase, Mollescott regarda fixement son interlocuteur.

Berludez haussa les épaules :

— Suis-je accusé? demanda-t-il.

— Non, colonel, mais...

— Alors, je n'ai pas à vous répondre. Ou plutôt si, je vais vous dire la vérité : je me suis promené.

— Où?

— Dans les rues de Frisco. Le temps était froid et sec. J'aime cela.

— Vous étiez seul?

— Seul.

Le colonel se leva.

— En voilà assez, je suppose? conclut-il. S'il faut d'autres explications, je les donnerai à qui de droit. Je vous salue, monsieur !

Et droit, raide, insolent, le colonel chilien sortit.

— Toi, mon bonhomme, tu crânes trop ! murmura Mollescott, rageur.

N'eut été le caractère diplomatique de Berludez qu'il l'eut fait aussitôt appréhender, quitte à demander ensuite un mandat d'arrêt à l'attorney.

Il dut se borner à transmettre les paroles du Chilien au juge chargé de poursuivre l'affaire, ce qu'il fit aussitôt.

José Moselli.

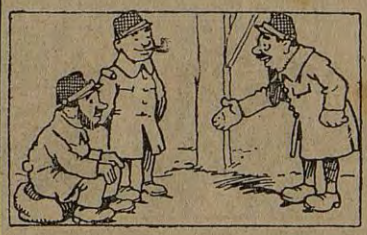
(Lire la suite dans le nº 414.)

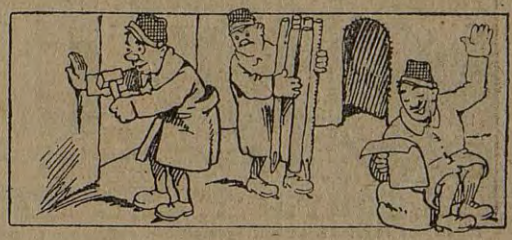
LES BONS COPAINS

— Oui, j'ai mangé mes quatre sous dans le commerce.

— Tu aurais mieux fait de les garder pour te faire raser.

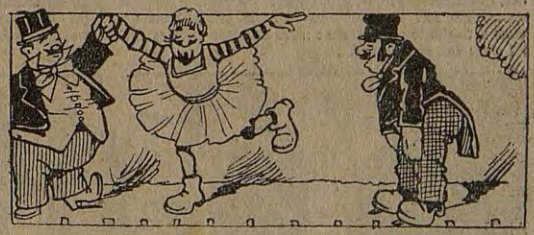
UNE COMÉDIE SUR LE FRONT





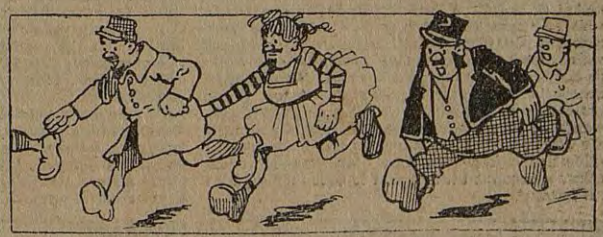
Le Xe régiment d'infanterie se trouvant au repos pour quelques jours, Marius Matuvu, le plus jovial compagnon du bataillon eut l'excellente idée de mettre ce repos à profit et de divertir les poilus en organisant une représentation théâtrale. Il fallait, pour cela, un théâtre et comme il n'y en avait point au cantonnement, on serait obligé d'en édifier un.

Ce n'était point là un obstacle susceptible de faire reculer des gaillards aussi résolus qu'ingénieux. Ils se mirent de suite à la besogne. Tandis que les uns utilisaient les matériaux de quelques maisons en ruines, les autres apprenaient consciencieusement leurs rôles. Chacun avait applaudi avec enthousiasme à la proposition du joyeux Matuvu et y mettait du sien avec ardeur. Grâce à cette collaboration de tous les poilus, le théâtre de fortune fut rapidement édifié et pourvu de...



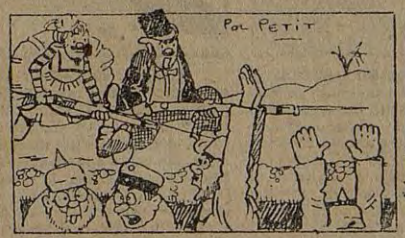
... quelques décors brossés avec art par un artiste du bataillon. Lorsque tout fut au point, Matuvu, avant de commencer, fit part de son projet au lieutenant qui déclara : « Bravo, mon ami. Votre idée est très heureuse. Non seulement je l'approuve sans restriction, mais je vous promets, en outre, tout mon concours afin d'assurer le succès de cette...

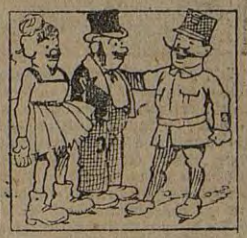
« ... représentation à laquelle l'état-major se fera un grand plaisir d'assister. » Le grand jour de la première était arrivé. En présence d'un public de poilus, parmi lesquels on remarquait de nombreux officiers, le rideau se leva sur des chanteurs de toutes catégories qui vinrent donner aux spectateurs un échantillon de leur talent. Après le tour de chant, Matuvu, afin de varier les attractions figurant au programme, fit représenter un grand ballet-pantomime qui provoqua les applaudissements frénétiques...



... du public. Le corps de ballet esquissait des ébats chorégraphiques absolument inédits quand, soudain, une alerte se produisit. Une sentinelle avancée venait de se replier en criant : « Aux armes ! » Une attaque...

... allemande se déclanchait, espérant procéder par surprise et néccessitait des renforts immédiats. Les spectateurs, après quelques secondes de stupeur, rejoignaient précipitamment leur poste. Les acteurs en firent autant et, comme les minutes étaient précieuses, qu'ils n'avaient point le temps de retirer leurs costumes de scène pour se mettre en uniforme, ils sautèrent sur leurs flingots et coururent au combat, vêtus de leurs oripeaux, l'un affublé d'un...



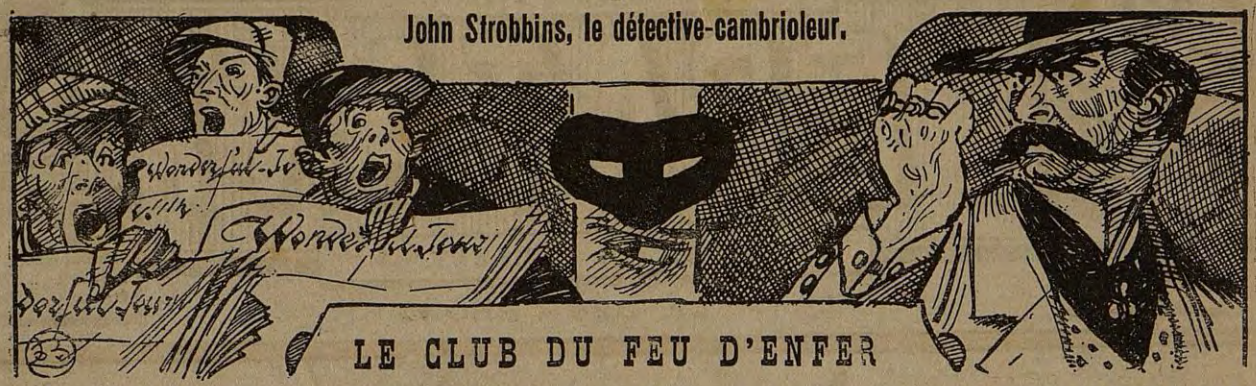


... habit de soirée, l'autre travesti en danseuse et agrémenté d'un tutu... Comme combattants, cette troupe d'acteurs improvisés et costumés offrait en ensemble aussi peu banal que pittoresque. Lorsque les boches virent se ruer à l'assaut cette mascarade qui évoquait...

... plutôt une des légendaires descentes de la Courtille, l'ahurissement qu'ils éprouvèrent fut kolossal, et les cris de « kamerad ! » poussés par des voix affolées retentirent, d'un bout de la tranchée ennemie à l'autre bout. L'élan de nos poilus avait été si irrésistible, que tous les Allemands qui ne se rendirent point furent passés au fil de la baïonnette. Le combat terminé et nos troupes maitresses de la position si brillamment conquise, le lieutenant fit appeler Matuvu et son équipe dont les costumes...

... au cours de la lutte avaient été quelque peu malmenés. L'officier les félicita de leur entrain et leur dit : « Tous mes compliments, mes amis. Si j'ai applaudi à vos talents sur une scène improvisée, je reconnais que vous êtes incomparables sur le théâtre de la guerre ! »

John Strobbins, le détective-cambrioleur.



LE CLUB DU FEU D'ENFER

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le comte Battonyi, président du Club du feu d'enfer, le cercle où l'on joue le plus gros jeu de San-Francisco, est trouvé assassiné dans la cave blindée du club, devant les coffres-forts vides. Or, lui seul en avait la clé et possédait le secret de la combinaison pouvant les ouvrir. L'enquête de la police n'aboutit à rien. Mais, par téléphone, un inconnu conseille au chef de la Sûreté, M. James Mollescott, d'interroger le colonel chilien Berludez y Campos sur l'emploi de son temps pendant la nuit du crime. Mollescott suit ce conseil. Le colonel Berludez, interrogé par le magistrat, lui répond qu'il se promenait et refuse d'en dire davantage.

V

Pendant toute la journée, à San-Francisco, les commentaires allèrent leur train. Le comte Battonyi d'Elczen était très répandu dans la société. On le savait, sinon riche, du moins disposant d'énormes sommes, et n'hésitant jamais à mettre la main à la poche. Aussi était-il assez regretté.

Les journaux du soir donnèrent de nouveaux détails.

Le montant de l'argent volé dans les coffres du Club du feu d'enfer, était exactement — d'après la comptabilité du Cercle, laquelle n'avait pas été touchée — de 1.653.000 dollars, soit environ 8.300.000 francs. Une belle somme, même en Amérique. Pour que le ou les voleurs eussent pu emporter une pareille liasse de billets de banque, et surtout pénétrer dans la chambre-forte sans avoir été vus ni remarqués, il fallait qu'ils eussent des intelligences dans la place et qu'ils connussent admirablement les lieux. Les membres du Conseil d'Administration du Cercle, interrogés par le magistrat chargé de l'instruction du crime, n'avaient pu fournir la moindre indication. Ils n'y comprenaient rien. Le caissier Brauer, et le comte Battonyi — les seuls qui eussent les clés de la chambre-forte et connussent la combinaison permettant de faire jouer les serrures, ne pouvaient être suspectés.

Brauer ne s'était, du reste, absenté de la salle de jeu la nuit du crime qu'une seule fois : lorsqu'il avait découvert l'assassinat. D'autre part, les quatre coffres-forts avaient été ouverts et non *fracturés* : or, ces coffres, seul le baron Battonyi pouvait les ouvrir. Et, pourquoi les aurait-il ouverts tous les quatre à la fois? Evidemment, l'assassin l'y avait obligé. Conclusion : l'assassin devait donc être un familier de Battonyi pour avoir pu pénétrer avec lui dans la chambre-forte sans que le comte l'en empêchât : cela lui était facile, il n'aurait eu qu'à presser un des nombreux boutons faisant vibrer la sonnette d'alarme, appliqués aux murailles.

Un familier du comte? Ils étaient nombreux, Battonyi passant pour avoir la main large. Mais qui? Les membres du Conseil d'Administration du Club? Tous fournirent des alibis concluants prouvant que, cette nuit-là, aucun d'eux ne s'était trouvé au Club, où, d'ailleurs, ils ne mettaient que rarement les pieds, se contentant d'empocher les bénéfices. M. Max Mulheim, le vice-président, n'avait pas bougé de chez lui, M. Katzenbaum était rentré du théâtre à minuit et n'était plus ressorti; M. Immergott était au lit depuis plusieurs jours; M. Eiseldruck se trouvait à Chicago, et M. Wildbrucht, à New-York. Aucun d'eux ne pouvait donc être soupçonné. Le seul résultat de leur interrogatoire fut d'apprendre au public que le Club du feu d'enfer appartenait à des Germano-Américains ou à des Germains tout court, ce dont beaucoup se doutaient.

Ce qui ne donnait pas la solution de l'énigme. Un seul journal, cependant, le *Wonderful-Journal* apportait quelques lumières. Son rédacteur en chef, M. William Helbridge, après avoir, en un long et documenté article, fait le récit du crime du Club du feu d'enfer concluait en ces termes :

Le mystère du Club du feu d'enfer n'est peut-être pas aussi mystérieux qu'il le paraît. Une personne que, pour des motifs que tout le monde comprendra, nous ne pouvons nommer, nous a déclaré ce matin tenir de source certaine que la Justice sait déjà à quoi s'en tenir sur l'identité du criminel, lequel, si notre informateur ne nous a pas trompé, aurait été convoqué ce matin à l'hôtel de la Sûreté. Il ne nous est pas possible d'en dire plus, pour l'instant. Cependant, nous pouvons ajouter que le personnage soupçonné appartient à la colonie étrangère de notre ville et qu'il a défrayé la curiosité publique ces jours-ci.

Les événements diront si notre information est exacte. Pour le moment, tout nous semble la justifier.

Bien que rien dans ces lignes ne fût affirmatif, bien que les *si* y abondassent, il était évident que M. Helbridge savait quelque chose.

Dès l'apparition du *Wonderful-Journal*, ce fut une affluence dans l'antichambre d'Helbridge. Tout le monde voulait se renseigner. De nombreux habitués du Cercle du feu d'enfer se voyaient parmi l'assistance. Tous furent déçus :

— M. Helbridge d'est pas là : il est parti en voyage! déclara le garçon de bureau du *Wonderful* aux curieux. Il ne reviendra pas avant plusieurs jours.

Parmi ces curieux, se trouvait le colonel Berludez y Campos : il s'était parfaitement reconnu dans le personnage auquel faisait allusion Helbridge : à n'en pas douter, c'était lui, *le personnage de la colonie étrangère qui avait défrayé la curiosité publique et avait été convoqué le matin même à l'Hôtel de la Sûreté.*

Helbridge, du reste, ne savait pas tout : Berludez sortait à l'instant même du cabinet du magistrat chargé d'instruire l'affaire!

Il était hors de lui :

— Et vous ne savez pas le nom du pays où votre misérable patron est parti? insista-t-il auprès du garçon du *Wonderful-Journal*.

— M. Helbridge ne nous dit jamais où il va, gentleman! Si vous avez quelque chose à lui dire...

— Si! Que j'ai quelque chose à lui dire! Et de très important! gronda le colonel chilien. Je...

— Alors, ayez la bonté de l'écrire sur un papier : nous lui ferons parvenir.

— Volga me Dios! Tu te moques de moi, gringo? grinça Berludez en serrant les poings. Où est Helbridge?

— Je vous dis que je n'en sais rien! M. Helbridge est en voyage. Laissez votre carte et nous la lui...

— Ma carte! Pas besoin! Je suis le colonel Berludez y Campos, entends-tu, ladron! Et dis bien à ton patron que je saurai le retrouver, et alors...

Le Chilien n'en dit pas davantage. Jaune de rage et tremblant de fureur, il fendit la foule qui encombrait l'antichambre et disparut.

William Helbridge, de son bureau où il se trouvait, avait tout entendu. Il sonna le garçon et celui-ci vit qu'il était très pâle, plus que pâle, livide :

— Je n'y suis jamais pour cet énergumène... ce colonel chilien qui vient de sortir! dit-il. C'est compris, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur Helbridge?

— Du reste, il ne va pas tarder à être arrêté!

Le garçon sourit d'un air fin. Il était habitué à ces recommandations; le *Wonderful-Journal*, en effet, attaquait tout le monde. Certains même, à San-Francisco, l'accusaient de chantage. Et ce n'était pas la première fois que des individus, plus ou moins lésés par Helbridge, venaient les menacer jusque dans ses bureaux.

Jusqu'ici, pourtant, à part deux gifles et quelques coups de canne, le rédacteur en chef du *Wonderful* s'en était tiré indemne. Il acceptait avec philosophie ce qu'il appelait les « inconvénients du métier ».

Le garçon étant sorti de son bureau, il murmura :

— Comment se fait-il que l'on ne l'ait pas encore arrêté?

Pendant quelques instants, il parut en proie à une véritable inquiétude et resta immobile, assis devant sa table à écrire, à mâchonner distraitement le bout de son cigare éteint. Tout à coup, il éclata d'un rire nerveux :

— Suis-je naïf! Et l'immunité diplomatique! Parbleu! C'est simple! Il est couvert par l'immunité diploma-

+R 4 12/4-

C.N.A.I. ANGOULÊME

tique. On ne peut l'arrêter avant que son gouvernement ne l'autorise. Mais il doit être surveillé: je suis bien tranquille!

Helbridge, maintenant rassuré, se leva. Il s'approcha de sa fenêtre et, à travers les rideaux, constata que la rue était déserte.

Tranquillement, il alla prendre son chapeau et son pardessus et, par un escalier de service, quitta le journal.

C'était la nuit. Par des rues détournées, le rédacteur en chef du *Wonderful-Journal* gagna le consulat d'Allemagne. Il y resta jusqu'à une heure du matin; une auto qu'un domestique alla chercher le mena, de là, à l'imprimerie où se faisait son journal. Sa présence y était indispensable.

Il y arriva sans avoir fait de mauvaise rencontre — c'est-à-dire celle du colonel Berludez — et son premier soin, une fois dans la petite salle où il revoyait les épreuves, fut de défendre, sous aucun prétexte, qu'on laissât pénétrer quelqu'un — quel qu'il fût — jusqu'à lui.

Cette précaution prise, il commença son travail de chaque nuit, consistant à examiner les épreuves au fur et à mesure de leur composition. Malgré ses soucis, la besogne professionnelle l'accapara bientôt tout entier. Il était ainsi penché sur ses papiers lorsque le metteur en pages du journal entra :

— Qu'est-ce que c'est? maugréa-t-il, sans s'interrompre.

— Monsieur Helbridge, c'est un gentleman qui voudrait vous parler...

— J'ai dit que je ne recevais personne. Je suis en voyage, c'est clair? grommela le rédacteur en chef en se redressant.

— C'est ce que j'ai répondu, monsieur Helbridge. Alors, le gentleman m'a remis cette carte pour vous! Et il attend la réponse...

— Imbécile! puisque je suis en voyage! fit Helbridge en haussant les épaules et, en même temps, il prit la carte que lui tendait le metteur en pages, lequel ajouta :

— J'ai bien répété que vous étiez en voyage, monsieur Helbridge. Mais le gentleman m'a répondu : « Donnez-lui toujours, j'attends. Je suis sûr que M. Helbridge me recevra. »

Le rédacteur en chef du *Wonderful-Journal* était devenu verdâtre. Il ne répondit pas, occupé qu'il était à lire la carte mystérieuse.

Enfin, d'un geste nerveux, il la froissa la fourra dans sa poche avec l'enveloppe qui l'avait contenue, et, relevant la tête, demanda :

— Où est-il, cet homme?

— A l'atelier des linotypes, monsieur.

— C'est bien. J'y vais.

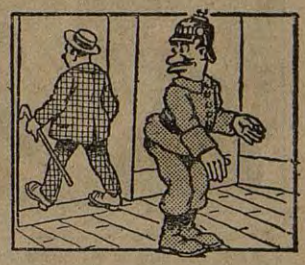
Lire la suite dans le nº 416.

JOSÉ MOSELLI.

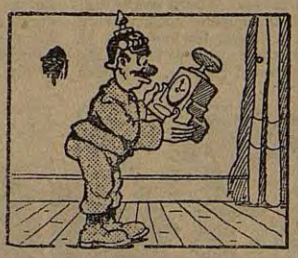
LA VILLA DES « GNONS »

Dans une industrielle ville de l'infortunée et héroïque Belgique, les hordes allemandes, suivant leur habitude, se livraient au pillage de toutes les maisons. Hermann Kapouth, simple fantassin, avisant une des plus coquettes villas de l'endroit, jubila : « Tarteifle! che fais boufoir gollegtionner...

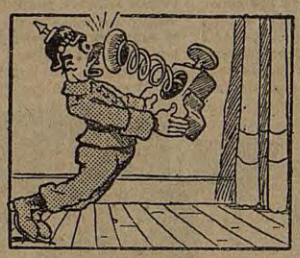
« ... de peaux zoufenirs bour Dorothée, ma viancée! » Le propriétaire de cette maison de plaisance surnommée la « Villa des Gnons », se tenait sur le pas de sa porte. Avec le plus engageant sourire, il invita le boche à entrer et lui dit : « Mon ami, les Allemands m'ont toujours été très sympathiques et...



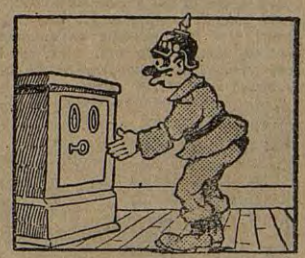
« ... pour vous en donner la preuve, je vous donne l'autorisation d'emporter de chez moi tout ce qui pourra vous faire plaisir... Dans le cas où ma présence vous gênerait pour faire votre choix, je vais aller faire un tour de promenade et ne reviendrai que dans deux ou trois heures. — Voilà...



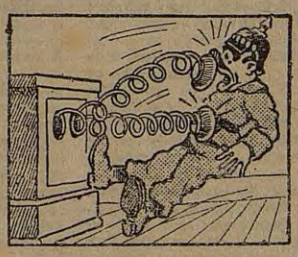
« ... une kolossale ponne poire de Belge », se dit Hermann Kapouth qui, sans plus tarder, se mit à faire l'inventaire du mobilier. Du premier coup d'œil il aperçut une pendule sur la cheminée et fit main basse dessus en s'extasiant sur cet objet d'art. Mais soudain...



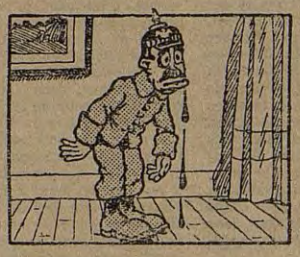
... alors qu'il l'examinait de plus près, un puissant ressort dissimulé à l'intérieur se déclancha et le cadran propulsé avec vigueur vint frapper le boche en pleine trompette. Hermann Kapouth, désagréablement surpris par la combinaison de cette...



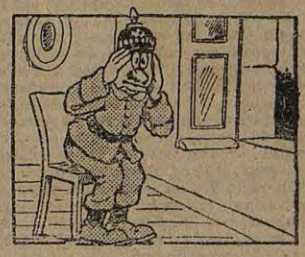
... pendule boxeuse, chercha dans l'appartement un souvenir qui serait plus précieux et moins dangereux. Ayant avisé le coffre-fort avec la clé laissée dans la serrure, il oublia l'atout formidable qu'il venait de recevoir...



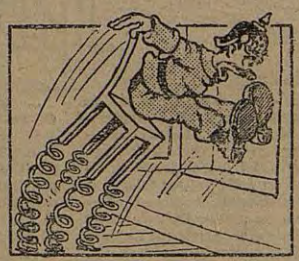
... en pensant au trésor dont il allait pouvoir emplir ses poches. Hélas! le coffre-fort était truqué comme la pendule et la porte, en s'ouvrant, livra passage à deux ressorts de plus grande dimension, dont l'un lui aplatit les boyaux, tandis que l'autre lui mettait le nez en capilotade...



Hermann Kapouth, dont les naseaux pleuraient des larmes de sang, s'avoua que, pour ses débuts, il n'avait vraiment pas de chance! Deux fois de suite il avait eu la guigne de tomber sur des mécanismes dont sa cafetière porterait les traces et les douloureux stigmates. Afin de se remettre de son émotion et...

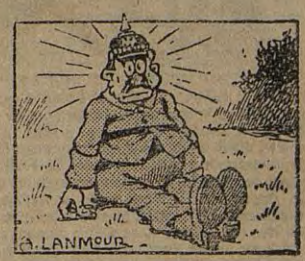


... des « marrons » dont l'encaissement successif le laissait aux trois-quarts étourdi, le boche se dit : « Je vais m'asseoir un instant, carje sens, mein Gott, que la tête me tourne... Ah! je les retiens, les cholis souvenirs qu'on trouve dans ce damné pays! » Ce disant...



... il s'était laissé choir si lourdement sur le tabouret qui se trouvait à sa portée que le siège en question, dont les pieds reposaient sur quatre ressorts, sauta subitement comme un diable hors de sa boîte et lança dans la direction de la fenêtre ouverte Hermann Kapouth qui était...

... loin de s'attendre à un saut périlleux de ce genre. Du premier étage il vint s'affaler dans le jardin sans avoir rien compris à ce qui lui arrivait. Ahuri par cette chute pharamineuse il faisait de mélancoliques réflexions et s'avouait que le métier de pillard n'était pas exempt de désagrément. Il ignorait que la...



« ... Villa des Gnons » appartenait à un fabricant de ressorts qui ne portait pas les boches dans son cœur, et Kapouth ayant fait part de sa mésaventure à ses camarades, ceux-ci s'abstinrent de tenter à leur détriment une expérience qui lui avait si mal réussi.

John Strobbins, le détective-cambrioleur.

LE CLUB DU FEU D'ENFER

RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU

Le comte Battonyi, président du Club du feu d'enfer, le cercle où l'on joue le plus gros jeu de San-Francisco, est trouvé poignardé dans la cave blindée du club, devant les coffres-forts ouverts et vides. Or, il en a seul la clé. Que s'est-il passé? Mystère. Un inconnu conseille au chef de la Sûreté, M. James Mollescott, d'interroger le colonel chilien Berludez y Campos sur l'emploi de son temps pendant la nuit du crime. Mollescott convoque Berludez, qui répond qu'il se promenait. Le lendemain, le Wonderful-Journal, *que dirige M. W. Helbridge, laisse entendre qu'il connaît le criminel et désigne plus ou moins clairement Berludez. Celui-ci tente en vain de joindre Helbridge pour lui faire un mauvais parti. Dans la nuit, un inconnu se présente à l'imprimerie du* Wonderful *et fait passer une carte à Helbridge qui pâlit en la lisant.*

VI

La carte que venait de lire William Welbridge portait ces mots :

John Peters,
reporter,

prie M. Helbridge de le recevoir. Il lui apporte des renseignements sensationnels sur l'affaire du Club du feu d'enfer. Il connaît le vrai coupable, *qui n'est pas M. B. y C; il a voulu donner au* Wonderful *la primeur de son article, certain que M. Helbridge l'accueillera avec plaisir* et en saisira toute l'importance.

Les mots *il connaît le vrai coupable* et *et en saisira toute l'importance* avaient été soulignés.

Certes, le rédacteur en chef du *Wonderful-Journal* devait saisir « toute l'importance » des révélations de John Peters, car, derrière son metteur en pages, il se précipita dans l'atelier des linotypes.

Une activité intense y régnait : les typographes, assis devant leurs machines, tapotaient leur clavier parmi la buée chaude et l'odeur fade du plomb en fusion. Helbridge aperçut, appuyé à une linotype inoccupée, un individu enveloppé d'un ample macfarlane à carreaux verdâtres. Une paire de lunettes à verres fumés dissimulait ses yeux. Une courte pipe, dont il tirait d'épaisses bouffées, surgissait d'entre les longs poils jaunes de sa moustache. Le rédacteur en chef du *Wonderful-Journal* examina l'inconnu. Ce n'était pas Berludez. Aucun doute.

Rassuré, il alla à lui :

— Vous êtes monsieur John Peters?

— En personne.

— Vous avez des révélations à me faire sur le crime du Club du feu d'enfer?

— Pas des révélations. Des observations.

Helbridge tressaillit.

— Je ne comprends pas! dit-il, en se dominant. Venez dans mon bureau, vous m'expliquerez cela!

— Comme vous voudrez. Mais faisons vite : j'ai des amis qui m'attendent et je ne voudrais pas les inquiéter. Je vous suis, gentleman.

Helbridge tressaillit encore. Décidément, il était nerveux. D'un pas qu'il essaya de rendre calme, il se dirigea vers son bureau; John Peters l'y suivit :

— Personne ne peut nous entendre? demanda ce dernier une fois la porte fermée et les deux hommes assis.

— Non. Parlez, monsieur.

— Je parle. Ce que j'en ai dit, c'était pour vous.

John Peters, négligemment, sortit un revolver.

— L'assassin du comte Bettonyi, c'est vous! dit-il avec tranquillité.

Helbridge se dressa, blême, des éclairs lui sortant des yeux :

— Gentleman! dit-il, menaçant.

— Asseyez-vous. J'ai des preuves! fit Peters en braquant son revolver sur le journaliste. Et ne craignez rien : si j'avais voulu vous faire arrêter, vous le seriez déjà, Herr Wilhelm Heilbruck, vous voyez, je sais votre vrai nom. Je dis donc que c'est vous qui avez assassiné cette canaille de Battonyi...

— C'est faux! glapit Helbridge (ou Heilbruck), hagard.

— ... et c'est moi qui ai pris l'argent qui était dans les coffres! acheva paisiblement le mystérieux Peters.

— Mais... enfin! Qui êtes-vous? s'écria le journaliste, si hors de lui qu'il ne songeait plus à nier.

— Je suis pour vous John Peters, et, pour d'autres Jack Streefield...

— Ah! je m'en doutais que c'était vous!

— Vous n'êtes pas bête. Compliments! fit Streefield. Maintenant, finissons-en. Je ne suis pas ici pour discuter avec vous, mais pour vous proposer un marché. Vous allez insérer dans votre journal un petit article de moi-même qui contient la solution du mystère du Club du feu d'enfer...

— Jamais! Je...

— En ce cas, je le porterai à un autre journal : ce sera autant de perdu pour le *Wonderful*. Comprenez-vous? *J'ai les documents de Berludez.*

Heilbruck pâlit.

— Et je les renverrai demain au *Foreign department* (1) où il les a volés.

« Cela vous étonne, hein? C'est très simple. L'autre soir, j'ai rencontré un pauvre hère — je ne sais même pas son nom et m'en soucie peu — qui, complètement décavé par ce Berludez, allait se jeter dans le port. Je l'en empêchai et résolus de voir opérer ce Berludez. Il ne me fut pas difficile de voir que cet honorable Chilien jouait avec des cartes préparées d'avance, ce qu'on appelle des « séquences ». Il jouait à coup sûr. Très simple, vous dis-je. Je jouai contre lui, et, à un certain moment, tout en poussant vers lui une liasse de cent mille dollars, je changeai les cartes posées devant lui par d'autres, semblables, que j'avais préparées d'avance.

« Alors, ce qu'on appelle la *chance* tourna. Je rinçai mon colonel comme une cuvette.

« Il manque de sang-froid, cet homme.

« Devinant, ce qui n'était pas difficile, que je l'avais battu avec ses propres armes, il se précipita sur moi, ce dont je profitai pour lui enlever son portefeuille. Après quoi, je m'éclipsai.

« Dans la rue, j'examinai le contenu dudit portefeuille que j'avais enlevé par plaisanterie, pensant bien qu'il ne contenait plus un cent. C'était vrai, il ne contenait pas un cent, mais il contenait divers papiers à l'en-tête du *Foreign-department*, traitant de certaines affaires litigieuses entre l'Angleterre et l'Union.

« Comment le colonel Berludez, qui était Chilien, avait-il ces papiers en sa possession. C'est ce que je me demandais.

« Un bruit de pas précipités interrompit mes réflexions. Je me retournais et aperçus mon colonel qui accourait comme un furieux. Je lui montrai ce petit revolver que vous voyez, ce qui eut pour effet de le calmer instantanément.

« — Du calme, dis-je, et pas de bêtise ou je vous tue comme un espion voleur que vous êtes! »

« Je vous l'ai dit, Heilbruck, votre homme manque de sang-froid. Comprenant que je l'avais deviné, il m'implora, cet imbécile. Il m'offrit cent mille dollars pour que je lui restitue son portefeuille. Je le laissai bêler et l'emmenai chez moi.

« Là, je lui déclarai que j'étais un agent secret du gouvernement, que l'enquête que je venais de faire m'avait appris la vérité, enfin que le seul moyen qui lui restait de s'en tirer était de m'avouer tout, et de me dire le nom de ses complices.

« Quel colonel! Quel idiot!

« Il m'avoua aussitôt la vérité, entendez-vous! C'est-à-dire qu'ayant perdu énormément au Club du feu d'enfer, il était tombé sous la dépendance du comte Battonyi, lequel l'avait obligé, pour se libérer, de profiter de sa situation de chef de la mission chilienne pour les affaires mexicaines, situation qui lui donnait ses entrées au *Foreign-department*, pour voler des documents secrets pouvant intéresser l'Allemagne.

(1) Ministre des Affaires étrangères, aux Etats-Unis.

« C'étaient ces documents, qu'il n'avait pas encore livrés à Battonyi, que je lui avais enlevés.

« Mais ce n'est pas tout, et cela vous l'ignorez, vous, le consul d'Allemagne et tous les membres du Comité du Club du feu d'enfer !

« Berludez s'était arrangé avec Battonyi qui préparait pour lui certains jeux de cartes, ce qui avait pour résultat de faire infailliblement gagner mon Chilien, lequel partageait ses gains, des gains considérables, avec le digne comte.

« Oui, Berludez, dans son désarroi, m'avoua même que Battonyi, tant leur intimité était grande, avait fait fabriquer pour lui des doubles clés de la chambre forte du club et des coffres-forts qui s'y trouvaient. De vrais frères, enfin ! Naturellement, je me fis remettre ces bienheureuses clés et me fis révéler la combinaison permettant de s'en servir. Ensuite de quoi, je lui promis ma bienveillance et l'engageai à venir me voir la nuit suivante, et, en attendant, de rester au Consulat chilien, pour éviter des incidents désagréables, ajoutai-je.

« Comme de juste, la nuit suivante, grâce aux clés et aux indications de Berludez, je n'eus aucune peine à pénétrer dans la chambre-forte du Club; j'ouvris les coffres, raflai le numéraire qui s'y trouvait : 1.653.000 dollars, et rentrai tranquillement chez moi.

« Peu après, Berludez m'y rejoignit. Il me raconta qu'il vous avait rencontré, que vous lui aviez réclamé les documents volés à Washington et qu'il vous avait répondu que vous les aviez remis à Battonyi; c'est bien cela, n'est-ce pas?

« Je continue.

« Je calmai mon Berludez et le renvoyai au consulat, l'assurant que j'arrangerais tout.

« Et, par les journaux du matin, j'appris l'assassinat mystérieux du comte Battonyi. Je n'eus pas de peine à deviner que c'était vous.

« Vous avez réclamé les documents à Battonyi pour les remettre au consul d'Allemagne. Il vous a répondu qu'il ne les avait pas. Vous avez voulu voir s'ils n'étaient pas dans les coffres. Il vous a amené dans la chambre-forte, et vous, devant les coffres que je venais justement de vider, vous vous êtes cru trahi, et vous avez tué votre complice...

— C'est faux ! C'est lui qui m'a attaqué ! interrompit Heilbruck, perdant la tête.

— Ça, je n'en sais rien ! poursuivit le mystérieux Streefield. En tous cas, vous avez bien eu tort de laisser l'empreinte de votre doigt sur un des coffres. Mais ce n'est pas mon affaire.

« Vous avez eu tort, aussi, de téléphoner à M. James Mollescott, le chef de la Sûreté, pour accuser ce piteux Berludez, et surtout, de faire allusion à lui dans votre canard.

« Enfin, je vous le répète, cela ne me regarde pas. Voici un petit papier. Il contient le récit que je viens d'avoir l'honneur de vous faire. Je vous prie, je vous requiers, comme on dit au palais, de l'insérer, sinon, je le porte à un autre journal. Et n'en pas changer une ligne, n'est-ce pas? Je n'aime pas qu'on me corrige !

Herr Heilbruck n'était plus qu'une loque humaine :

— Monsieur Streefield, balbutia-t-il, bégaya-t-il, c'est une... ce n'est pas sérieux... Vous ne voulez pas ma mort... ce n'est pas possible... Je ne vous ai rien fait, moi ! Ce misérable Battonyi m'a attaqué ! Je n'ai fait que me défendre. Vous...

Streefield éclata de rire :

— Très drôle ! dit-il, en se dressant. Vous me faites l'effet de vos compatriotes qui, dans les tranchées de France, lorsqu'ils sont pris, crient « Kamerad ! » Vous insérerez mon article ou bien j'en enverrai le double à mon ami Mollescott. Vous n'avez pas hésité à accuser cet imbécile de Berludez, n'est-ce pas? Alors, de quoi vous plaignez-vous? Ce sera les révélations promises par votre article de ce soir. Je vous salue, Herr Heilbruck !

Et Streefield, à reculons — il se méfiait ! — sortit, laissant le boche effondré, et disparut.

Cet affaissement, d'ailleurs, ne dura pas longtemps.

Heilbruck, soudain, se redressa. Rageusement, il déchira le papier que Streefield lui avait laissé, en mâcha et en avala les morceaux.

Il courut ensuite vers un casier placé derrière lui, y prit un indicateur de la ligne de San-Francisco à Vancouver (Canada), et le parcourut rapidement :

— Une heure et demie ! murmura-t-il après avoir consulté sa montre. Il y a un train pour Vancouver à deux heures quarante ! J'ai le temps ! Demain matin, je serai loin ! Après tout, je suis assez riche !

Calmé par la résolution qu'il venait de prendre, Heilbruck gagna l'imprimerie, laissa ses ordres au metteur en pages à qui il déclara qu'il se sentait souffrant, et, ayant passé son manteau, sortit et se dirigea vers son domicile pour y prendre toutes ses valeurs disponibles qu'il comptait emporter avec lui au Canada.

Dans la rue, c'était la nuit noire. Le silence.

Heilbruck marchait à pas rapides.

Il était si préoccupé qu'il ne vit pas une ombre s'approcher de lui... Une détonation retentit.

Le rédacteur en chef du *Wonderful. Journal*, la cervelle trouée, tomba mort.

— Ah ! je savais bien que je te retrouverais, canaille ! gronda la voix du meurtrier, le colonel Berludez y Campos.

Et il se pencha sur le cadavre pour s'assurer que son dénonciateur était bien mort.

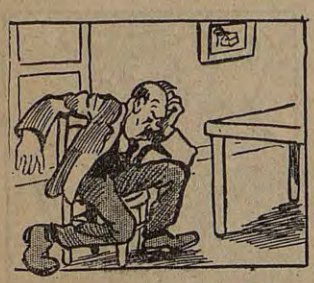
Satisfait, il haussa le revolver à sa tempe — des policemen, attirés par la détonation, accouraient — pressa la détente et s'affaisa foudroyé.

La police ne put que recueillir les deux cadavres,

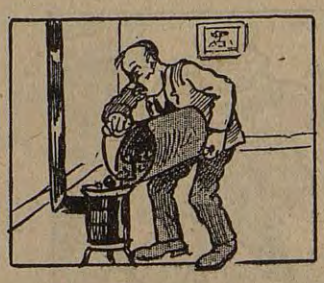
Et nul ne sait encore la vérité, à San-Francisco sur le mystère du Club du feu d'enfer. Nul, excepté Streefield, lequel Streefield, on l'a deviné, n'était autre que John Strobbins: c'est de lui que je tiens l'histoire.

José Moselli.

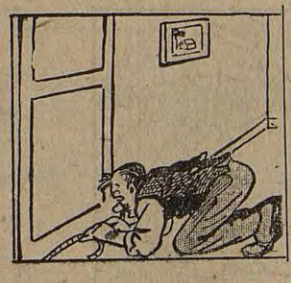
LE SUICIDE DE M. TRISTESORT



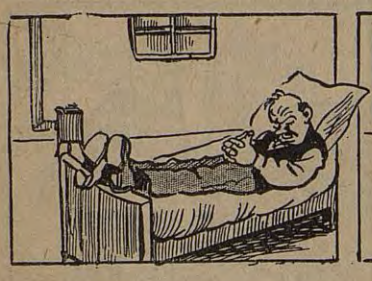
Depuis le jour où voulant jouer à la Bourse, M. Pancrace Tristesort, entraîné par de folles spéculations, perdit 3 fr. 75 du jour au lendemain. Il devint subitement triste et fit de la neurasthénie. A la fin, n'y tenant plus et dégoûté de l'existence jusqu'à la gauche, il résolut de mettre fin à ses jours. Il fit...



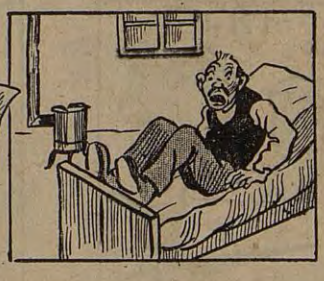
...son testament et légua, naturellement, ses dettes à ses meilleurs amis. Cette ultime précaution prise, il s'occupa de remplir un poêle de combustible jusqu'au bord, car il avait décidé de se suicider par asphyxie, et comme le coke coûtait moins cher qu'une belle corde de chanvre toute neuve, il avait, par économie, adopté ce dernier moyen. Avec tout ce qu'il put trouver...



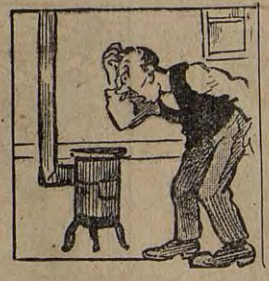
... de chiffons chez lui il calfeutra les jointures de sa fenêtre, le dessous de sa porte et les fentes des placards. Puis, au moyen de boulettes de mie de pain, il boucha tous les trous par où l'air pouvait pénétrer; trous de souris, trou de la serrure, nids à puces, etc., etc... Lorsque tout fut soigneusement



... bouché, M. Tristesort fit son dernier adieu à la vie et avala un verre d'eau de Seine pour se donner du courage. Après quoi il s'étendit sur son lit et attendit tranquillement la mort. Deux trois, quatre heures s'écoulèrent sans que celle-ci daignât paraître. M. Tristesort las d'attendre, finit par s'endormir et...



... ronfla comme une toupie jusqu'au lendemain matin. En ouvrant les yeux, il fut considérablement épaté de constater qu'il était encore en vie. « Comment se fait-il que je ne sois pas mort? s'exclamait-il. Ne comprenant rien à ce phénomène, il descendit de son lit en se demandant ce que cela signifiait et...



... pourquoi l'asphyxie n'avait point fait son œuvre. En approchant du poêle, la surprise faillit le faire tomber à la renverse. Il avait tout simplement oublié de l'allumer. Cette omission le dégoûta à tout jamais du suicide et Tristesort se jura de ne plus jamais recommencer.